

SPECIAL
BEATLES

ROCK HEBDO

MERCREDI 3 JANVIER N°41 VOL 5 MAGAZINE HEBDOMADAIRE DU ROCK



5F

SOMMAIRE

TELEX..... TELEX..... TELEX..... TELEX..... TELEX.....

PORTRAITS DES QUATRE BEATLES.....	PAGE 4
FLASHBACK TOUT SUR LES DATES DE LA CARRIERE DES BEATLES.....	PAGE 16
LE STYLE BEATLES ET SES INFLUENCES SUR TOUTES LES MODES A VENIR.....	PAGE 18
LE BEATLES DIGEST OU LES INDISCRETIONS SUR LES QUATRE DE LIVERPOOL.....	PAGE 20
LA BEATLEMANIA ET TOUS SES EFFETS SUR LES FOULES.....	PAGE 22
L'INFLUENCE DES BEATLES SUR LES STONES.....	PAGE 24
LA DISCOGRAPHIE COMPLETE DES BEATLES LEURS FILMS ETC.....	PAGE 26
LES GROUPE INFLUENCES PAR LES BEATLES EN BREF ET EN GENERAL.....	PAGE 30
LES BEATLES A L'OLYMPIA EN JANVIER 1964.....	PAGE 32
STARSHOOTER LES ANTI BEATLES.....	PAGE 33
BRIAN EPSTEIN LE CINQUIEME BEATLES.....	PAGE 34
LA MODE BEATLES.....	PAGE 35

ROCK HEBDO

Rédaction, Administration
(correspondance seulement)
1, rue Royale
78000 VERSAILLES

DIRECTEUR DE LA
PUBLICATION : Paul PUTTI,
REDACTEUR EN CHEF :
Bobby Bruno,
SECRETAIRE DE
REDACTION : Philippe Loriquer,
Elisabeth D.
COMITE DE
REDACTION : Daniel Lesueur,
Julien Rugieri.

Patrick Renassia:
Armand Meignan,
Vince Elvrett.
PUBLICITE
Tél. 021.25.68.

Abonnement annuel
150 F (France)
180 F (Etranger).

Tous droits de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by « Pour l'Organisa-
tion de la Libre Ecoute ».
Commission paritaire
n° 60879.

Dépôt légal à la parution

Distribution NMPP.
Maquette/exécution : Bobby

ROCK HEBDO est une publica-
tion des éditions « Pour l'Orga-
nisation de la Libre Ecoute »
1, rue Royale, 78000 Versailles.
Tél. 021.25.68.

Promotion :
Covépresse
9, rue de Fontenay
93300 Vincennes
Tél. 374.38.39 374.32.43



THE BEATLES



SPECIAL

BEATLES



PORTRAITS



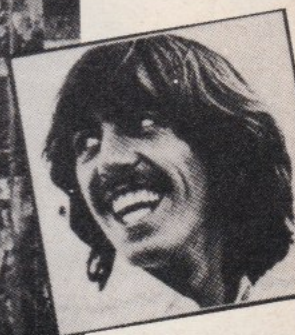
JOHN LENNON



RINGO STARR



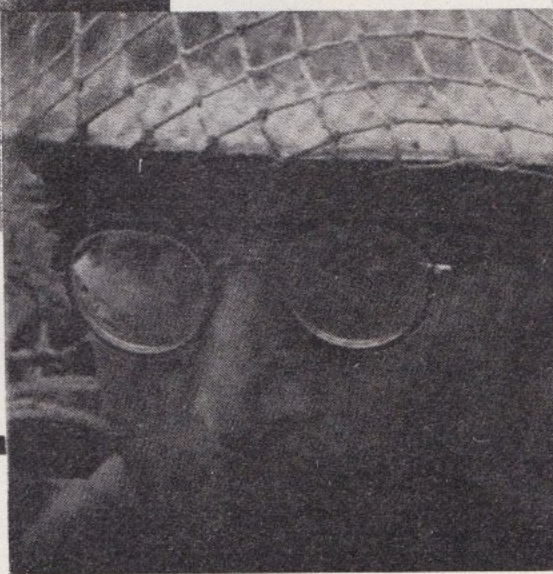
PAUL MC CARTNEY



GEORGE HARRISON

THE BEATLES

JOHN LENNON



JOHN LENNON 9 OCTOBRE 1940

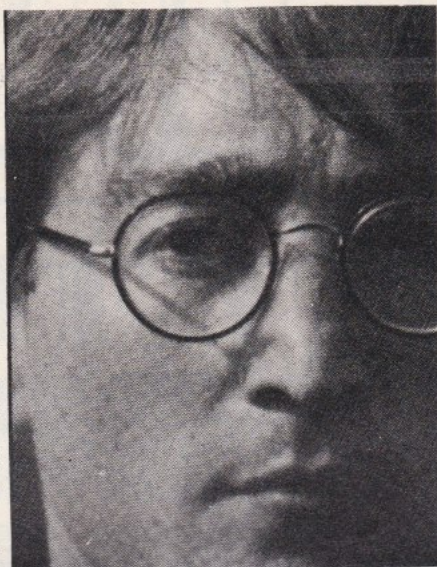
JOHN LENNON: L'HOMME TRANQUILLE DE LA REVOLTE

En 1963, l'annuel Royal Variety Show, devant la Reine et le Prince Philip, il incite la foule à participer en ces termes: «Ceux qui occupent les places bon marché, applaudissez, les autres dans les places chères, secouer toute votre quincaillerie!». Sous un masque de blagueur, il vient de rétablir quelques vérités sociales.

Dès les premières apparitions du groupe, Lennon se révèle un être intellectuel et agressif. Alors que Brian Epstein conseille au groupe de se laver plus souvent les cheveux et de porter des complets propres, il s'entête à porter de vieux jeans et ne peut s'empêcher d'ouvrir à tout propos sa bouche en public.

Plus tard en 1966, il provoque un flot de réactions diverses quand il déclare que les Beatles sont plus populaires que Jésus-Christ. En Angleterre, on accueille le propos avec le sourire, mais il n'en est pas de même aux Etats-Unis où ses paroles sont considérées comme blasphématoires. On brûle son effigie et les disques des Beatles. Brian Epstein s'empresse de réparer l'incident et le groupe peut continuer sa tournée sans problème. Puis la vie des studios reprend et les Beatles travaillent leurs compositions avec acharnement. John Lennon ne fait pas oublier son image de contestataire, au contraire, il affirme de plus en plus son engagement social et politique. Sous le couvert de la religion, il continue de faire des déclarations ça et là. Sa vie conjugale avec Cynthia Powell se détériore petit à petit. Il ne trouve pas auprès de la femme douce, intelligente et discrète qu'elle est son véritable équilibre. Notons qu'il a perdu sa mère à 18 ans dans un accident de voiture et que la tragédie l'a profondément marqué. Sa mère était une femme dont les idées anti-conformistes contrastaient fortement avec celles des femmes de sa génération. Il va sans doute retrouver chez Yoko ce tempérament frondeur et cette détermination. Il rencontre Yoko Ono en 1968. Elle est à ce moment-là une figure connue des milieux d'avant-garde new-yorkais qui organisait divers happenings pour appeler les gens à la réflexion. Ils se marient à Gibraltar en 1969, puis se rendent à Vienne où ils donnent une conférence de presse des plus surprenantes depuis l'intérieur d'un sac. John commente ce fait en disant: «Ceci est une communication totale sans discrimination».

John, à compter de cette période, soutient toutes les causes impopulaires, s'amusant à choquer l'opinion publique en faisant des choses complètement inattendues. Peu de temps après avoir enregistré «Two Virgins» avec Yoko, moment légendaire et qui provoqua toutes les réactions espérées, John Lennon renvoie sa médaille de Membre d'Honneur du Royaume Britannique, accompagnée d'une note à l'inten-



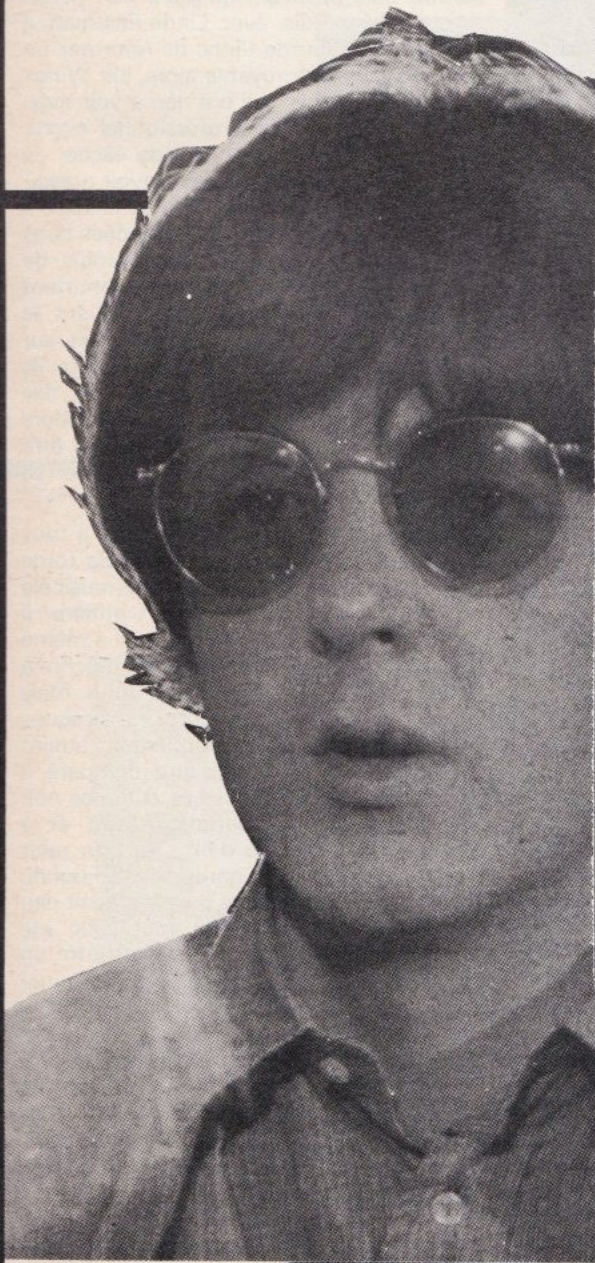
tion de la Reine, expliquant sa protestation contre l'engagement dans les guerres du Biafra et du Vietnam. Puis, fin 69, après l'enregistrement de «Cold Turkey» avec le Plastic Ono Band, John et Yoko organisent par le monde leur fameux «Bed-in». En restant au lit pendant une semaine dans plusieurs hôtels, ils manifestent ainsi pour la paix. Plusieurs amis les soutiennent dans leur campagne, dont Timothy Leary et le

Radha Krishna Temple. Les agissements de John, qui ne vont jamais sans ceux de Yoko, provoquent des réactions de plus en plus confuses dans le public. Les différentes critiques von bon train et les passages en correctionnelle ne se comptent plus. La révolte devient un peu le jeu dans lequel Lennon s'extériorise parfaitement. Il se fait bientôt raser le crâne, vendant ses cheveux aux enchères pour procurer de l'argent aux Black Panthers! Les attaques dont le couple est sujet ne cessent de défrayer la chronique. Tout ce qu'on qualifia désormais de singeries ou d'enfantillages contribua à nuire à la popularité de Lennon. Malgré cela et malgré la séparation des Beatles, il continue de faire de la bonne musique. Magie et désespoir. Poésie et révolte. Des atouts et des qualités toujours présentes dans ses compositions. Plus que Paul McCartney, il utilise des notions crues et rejette le travail facile des chansons d'amour courtes et creuses. Peu à peu d'ailleurs, il hurle son image Beatle suffocante, cette image de garçon sympathique et inoffensif dans laquelle il étouffe. La psychanalyse l'attire et il se soumet à la thérapie du professeur américain Janov. Alors que le traitement est toujours long et difficile, Janov considère qu'une cassure brutale libère les gens de leurs angoisses et de leurs blocages. Il force ses patients à revivre leurs expériences les plus douloureuses et à réagir par un «cri primaire». Tiré de ses expériences, Lennon sort le disque «John Lennon/Plastic Ono Band» sur lequel il chante la mort de sa mère. Il se veut violent, agressif et engagé, tout le contraire de l'image Beatle. Enfin, il écrit ses impressions profondes et libère son cri, fini l'époque des chagrins d'amour imaginaires. Mais il ne renie pas sa période avec les Beatles. Il en parle comme d'un rêve merveilleux duquel il faut pourtant bien se réveiller. Il utilise sa propre douleur à éveiller celle de chaque individu, non en les démolissant mais en leur faisant comprendre que les gens peuvent se rencontrer et s'aimer pour mieux lutter contre le désespoir.

John est de loin le plus ambitieux, le plus instable et de là-même le plus intéressant des quatre de Liverpool. Son idéalisme et les tumultes de sa vie nous ont donné des textes et des dessins réalistes mais toujours empreints de la griffe d'un poète.

Marie-France.

PAUL MC CARTNEY



PAUL MC CARTNEY 18 JUIN 1942

PAUL MC CARTNEY : « ELLES » DISAIENT « LE PLUS MIGNON »

Il commence par surprendre l'oncle en lui empruntant sa trompette de laquelle il tira de petits airs. Puis les yeux de la famille McCartney s'écarquillèrent en le voyant installé au piano familial ! Alors qu'enfant, il montre peu d'intérêt pour la musique, Paul se réveille à l'arrivée du rock'n'roll. Ayant assisté au Liverpool Empire au concert de Lonnie Donegan, il persuade son père de lui acheter une guitare. Celui-ci, musicien de son état, lui offre une six cordes d'occasion pour 15 livres. Habilement, le jeune Paul la convertit pour la main gauche et essaie de reproduire les riffs qu'il saisit sur les disques d'Elvis, de Little Richard et d'autres rockers américains. Avec un répertoire minuscule, il part à la recherche d'autres musiciens amoureux du rock. Lorsqu'il rencontre John Lennon pour la première fois, ils ont tout les deux 14 ans. C'est le jour de la fête de l'Ecole et John a un peu trop bu. « Il tenait constamment ses bras autour de mes épaules » se rappellera Paul. « Je lui avais montré à la guitare des accords qu'il ne connaissait pas, après avoir critiqué sa façon de jouer, à tort d'ailleurs. Ça lui a fait une grosse impression. Je le quittai avec le sentiment que j'avais un nouvel ami et que nous serions amenés à nous revoir ». En effet, ils se revoient bientôt et décident de jouer ensemble. C'est John qui suggère à Paul d'essayer d'écrire des textes. Enfermé dans sa chambre, il tente donc ses premières chansons. Souvent arrivé au milieu, son inspiration cesse et Lennon vient mettre une dernière touche. De ce temps date sans doute la première composition Lennon-McCartney ! Lorsque Harrison, Best et Sutcliffe se joignent à eux, ils commencent à avoir leur petit succès local. Déjà des groupes de fans se forment ça et là dont une majorité de filles toutes amoureuses de Paul ! Les parents même l'aiment bien, rassurés par son apparence de garçon sage. Beaucoup de couples dans la cinquantaine s'identifient d'ailleurs dans de nombreux textes, par exemple « When I'm sixty-four », « She's leaving home », « Honey Pie », « Here, there and everywhere ». Ils firent dans leur esprit leur Beatle à eux, celui qui savait chanter avec douceur des choses qu'ils n'arrivaient pas à se dire quotidiennement mais qu'ils ressentaient.

Outre cette popularité, Paul s'avère de plus en plus comme le « leader ». Dès les débuts c'est lui qui fait les déclarations sérieuses à la presse, qui prend des initiatives pour le groupe en collaboration avec Epstein. Lorsque ce dernier meurt en 1967, les Beatles deviennent inconsciemment le groupe de McCartney. Il s'occupe de la direction musicale du groupe, alors que chacun prend déjà une orientation individuelle. C'est lui qui décide la réalisation de « Magical Mystery Tour ». Pendant que les trois autres travaillent chacun sur leurs projets, il travaille sur le film avec achar-

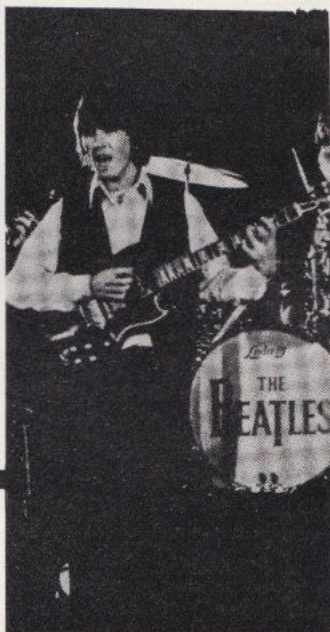
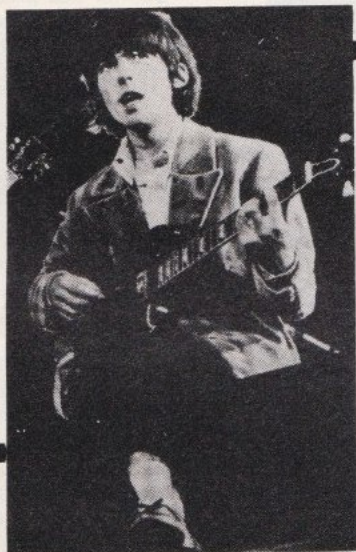


nement. Son échec d'ailleurs est en partie dû à ce manque de collaboration. Lorsque tout commence à aller mal au sein du groupe, c'est Paul qui attaque en justice et réclame sa dissolution. « Je veux sortir du contrat car je pense que le groupe est fini. Tout ce que nous avons gagné et toutes les choses auxquelles nous avons participé doivent être partagées équitablement ». Les autres ne sont pas d'accord, ils pensent que tout devrait continuer comme avant. Mais il leur suffit d'écrire sur un petit bout de papier pour que je sois libre. C'est tout ce que je désire ». Leur union se termina tristement. L'attaque revue par la Cour fut acceptée et Paul fut libre.

Tenace, il continue le chemin seul. Ses albums solo prouvent qu'il n'a rien perdu de son talent. Puis, avec Linda Eastman, il entreprend la lourde tâche de reformer un groupe. Chose incroyable alors, les Wings trouvent un public qui n'a rien à voir avec celui des Beatles. En professionnel averti, McCartney décide de ne pas lâcher le groupe de par le monde sans l'avoir préalablement rôdé. Il ne laisse rien au hasard. Il organise des tournées non annoncées dans les écoles, puis dans les petits coins de France et d'Allemagne. Les foules pourtant se déplacent. Il attaque alors devant le public anglais impatient de le revoir sur scène. Il gagne. Cette fois, c'est Paul qu'ils viennent revoir comme au temps des Beatles. Il est accueilli comme un roi. Alors que l'on reproche à Linda de ne pas être une musicienne, Denny Laine et Paul se complètent parfaitement.

Depuis les débuts des Beatles, Paul a tous les atouts pour devenir une star. Sa force de personnalité alliée à sa qualité musicale en ont fait une vedette à part entière. Il regrette les disputes qu'il y a eu, il a même déclaré que rien ne l'empêcherait d'écrire à nouveau en collaboration avec John. Mais qu'en est-il de ce dernier ? Les attaques qu'il a proférées ont profondément atteint Paul, notamment celle d'être comparé à Engelbert Humperdinck ! Les critiques non plus ne l'ont pas épargné, à tort et à travers, on l'a accusé d'être un bon petit fermier rangé, de garder « sa bonne femme » dans un groupe où elle n'avait rien à voir, etc... Il fait fi de tout cela, « je m'encourage tout seul, c'est peut-être un signe de maturité chez moi. Si je pense que tout ce que je fais ne vaut rien, je repars à zéro. La critique me déplaît. Quand je me suis mis à lire ce qui paraissait sur moi, j'ai traversé une sale période. Je pensais que les gens se mettaient à me juger sans connaître le fond de ma propre pensée. J'ai dû me dire qu'après tout, leurs paroles n'étaient pas paroles d'évangile. Ceci dit, je demande souvent l'avis des gens qui m'entourent. Ce qui me plaît, c'est le genre de personne qui passe comme un éclair dans ma vie, qui n'a que le temps de me dire ce qu'il pense, la plupart du temps ce sont des gens simples, anonymes et c'est très important ».

GEORGE HARRISON



GEORGE HARRISON 25 FEVRIER 1943

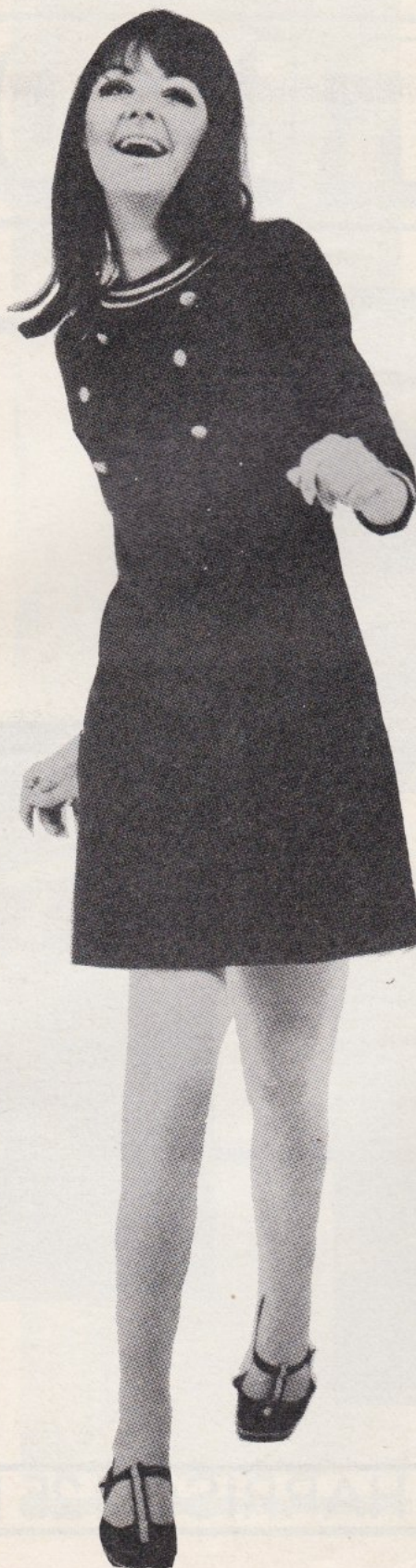
GEORGE HARRISON : LE MYSTIQUE TRANQUILLE

En 1961, à l'entrée de la Cavern, une fille faisant la queue dehors n'avait pas d'argent pour y entrer. George donna quelques shillings aux videurs en disant : « Donnez-lui ça et ne lui dites pas que c'est de ma part ». Cela démolit la légende selon laquelle George Harrison est soi-disant le plus avide d'argent des quatre Beatles débutants.

Guitariste effacé des débuts, George s'affirme dès que la musique devient plus complexe et structurée. Il a une certaine avance musicale sur les autres. Celui qui se taisait leur montre alors comment faire. Intéressé très tôt par tout ce qui touche l'Orient, il apporte une note très personnelle dès « Revolver ». Il passe d'abord pour « l'illuminé ». Avec sa femme Prattie Boyd, il fait de fréquents séjours en Inde. Puis, les autres, surtout Lennon, sont entraînés dans ce courant. Comme on le sait, Harrison allie au rock les influences musicales indiennes, « Within you, without you » sur Sgt Pepper restant le modèle du genre. Il ressent l'envie de progresser, de se dépasser et de produire une musique élaborée. Vivant sans négliger le pouvoir de ses moyens et côtoyant en même temps le peuple qui meurt de faim, George provoque une vive polémique et des contradictions justifiées. Il prouve pourtant sa sincérité en assurant ces contradictions. Il ne renie pas son penchant à vivre d'une manière occidentale ; ce qu'il cherche avant tout, c'est adapter l'orientalisme à la culture européenne. Musicalement cela donne des mélodies subtiles et coulantes, quoique monotones au goût de certains. Pour George, la musique n'est pas un art à part, c'est aussi un mouvement de pensées, croyance en l'immortalité de l'âme et courant philosophique. La musique est indissociable de la religion et son initiation se fait d'une manière méditative.

En 1968, en pleine période psychédélique, les Beatles passent une bonne partie de leur temps en Inde, avec leur Maharashi dont la réputation de charlatan ne se fait pas attendre. George, lui, n'a jamais rencontré son véritable guru, le Yogi Premavater Paramahusa Yagananda, mort en 1958. Une fondation créée à Los Angeles porte son nom.

La rencontre de George avec Ravi Shankar est déterminante. En janvier 1968, il compose et enregistre la musique du film « Wonderwall » et reste 10 jours à Bombay, pour sa réalisation. Il est le premier à sortir un album solo sur la nouvelle firme Apple. Sur la pochette, un mur de briques sépare le monde occidental du monde oriental. Une brique manque au mur, symbolisant l'ouverture entre les deux mondes.



Bientôt, usé et aigri, George déclare : « Cela ne m'intéresse plus d'être un Beatle. J'en ai assez des choses inintéressantes que nous faisons. Personnellement, j'essaie de trouver des solutions pour les choses importantes de la vie ». Pendant le tournage de « Let it be », il reste introuvable pendant une dizaine de jours. Le malaise va grandissant au sein du groupe, les disputes entre George et Paul sont féroces.

Peu à peu, un travail positif commence à donner ses premiers résultats. Le premier signe de ce réveil est un 45 T « My Sweet Lord » qui hisse Harrison au sommet des charts anglais et américains. L'album « All Things must Pass » diffusé quelques mois plus tard, en septembre 70, coûte beaucoup d'argent à George qui utilise les services de nombreux prestigieux musiciens, dont Eric Clapton, Dave Mason, Bobby Whitlock et bien d'autres. La réussite de cet album ne fait que confirmer les talents de compositeur d'Harrison et le fait sortir de la frustration Beatle dans laquelle il se sentait pris. Les visions philosophiques de base soutiennent le tout, exprimées comme une suite de visions intérieures lyriques. Il arrive à communiquer sa force spirituelle d'une manière très convaincante. Dans un monde de plus en plus englué dans des aspirations matérielles, cette œuvre fait figure de dévouement et d'humilité spirituelle.

Pendant cette période de succès, il donne de l'argent pour des causes qui, selon lui, en valent la peine, moins que Lennon, certes, mais avec plus de souci et moins de tapage. Puis il passa beaucoup de temps à préparer le concert pour le Bangladesh. La presse rock a fait beaucoup de bruit sur la direction que les choses prenaient, mais en fait la vente des billets pour le concert et la recette subséquente des disques et du film fournirent des fonds vitaux pour le Bangladesh déchiré par la guerre. Clapton, Dylan et les autres vécurent des moments intenses. Le public, les musiciens et les producteurs respectèrent les motifs non-égoïstes de l'entreprise.

Harrison ne fait pas beaucoup parler de lui. Modeste, discret mais toujours présent, il a encore un large horizon devant lui. Il conserve d'excellentes relations avec Eric Clapton qui lui a pourtant « confisqué » sa femme Prattie. Son mariage échoué ne l'a pas aigri. Il garde tout son humour et change même les paroles du vieux « Bye bye love » :

« There goes our lady
With a « you know who »
Il hope she's happy
And « old Clapper » too ».

RINGO STARR



RINGO STARR (RICHARD STARKEY)

7 JUILLET 1940

RINGO STARR :

UN GENTIL FARFELU

Trouver les directions musicales était le travail de trois. Ringo, lui, nage à son aise dans le courant Beatles. Considéré à part dès le début, on lui reproche de ne pas savoir faire un roulement correctement, il ne compose pas, il ne sait pas chanter, etc. Ringo Starr est pourtant un élément important et sa collaboration est essentielle dans le groupe. Image modeste et plein d'humour, on l'affectionne particulièrement. Il est « le plus gentil » et de surcroît, il est celui qui vit d'une manière saine et des plus terre à terre. Le premier, il se marie et s'installe dans une vie de famille sans problèmes. Sa femme Maureen est coiffeuse, il n'a pas cherché une militante japonaise, ni un mannequin et encore moins une photographe américaine. Celle-là, il la connaît depuis longtemps et décide de monter avec elle une chaîne de salons de coiffure. Il ne défraie pas la chronique avec des histoires de drogue, et lorsque ses acolytes partent en Inde faire leur cure d'orientalisme, il déclare que cela lui rappelle les colonies de vacances et rentre à la maison plus tôt que prévu.

Les Beatles marient leur personnalités et celle de Ringo complète harmonieusement les trois autres. A la dissolution du groupe, la plupart des gens pensent qu'il sera le premier à sombrer. Pourtant, dans les années suivantes, il reste sous les yeux du public autant qu'avant. Bien que sa technique ne fut jamais remarquable, sa batterie tient une grande place dans la légende. George d'ailleurs souligne sa susceptibilité en ce qui concerne dans *A Hard Day's Night*. Quant à sa voix plate et monotone, elle sera mise en valeur dans des morceaux spécialement composés pour lui, tels *Yellow Submarine* ou *With a little Help From my Friends* entre autres, celui-là composé avec une ironie délibérée. Il augmente sa popularité grâce aux rôles qu'on lui donna dans les films. Dans *A Hard Day's Night* (titre dont il eut l'idée), il était le sujet de blague de tout le monde, celui dont on se moque et qui est traité inégalement. La scène où il marche tristement le long de la Tamise est un moment mélancolique et lui vaut la reconnaissance des gens critiques. Puis, dans *Help*, il est au cœur de l'histoire. parallèlement aux films des Beatles, il



obtient des rôles dans d'autres films. « *Candy* » en 1969 : il incarne un jardinier mexicain libertin. Dans cette comédie, on trouve à ses côtés Charles Aznavour, Marlon Brando, James Coburn, Richard Burton etc. Dans la bande sonore du film, on entend les Byrds et Steppenwolf. Puis il tourne « *Magic Christian* », adapté d'une nouvelle de Terry Southern. Il est le neveu de Peter Sellers, jeune héritier milliardaire. Ces rôles sont moins importants que dans « *Blindman* » ou *200 Motels*. Dans « *Blindman* » sorti en 1971, Ringo incarne un bandit mexicain. Ce western n'eut pourtant pas le succès escompté. Dans *200 Motels*, Ringo joue le rôle de Zappa quasiment délirant. Il élargit ainsi son expérience d'acteur. Continuant sur cette lancée, il a plusieurs projets en tête. Deux seulement son fructueux. « *Born to Boogie* » documentaire sur le Marc Bolan à Wembley et *Son of Dracula* avec Harry Nilsson, Klaus Voorman, Peter Frampton, John Bonham, mais pour une raison quelconque, sa diffusion ne suivit pas. Dans ce faux film d'épouvante où le vampire tombe amoureux de sa victime et cherche à soigner son vampirisme, Ringo joue le rôle de Merlin l'Enchanteur. Puis vers la fin 72, il accepte le rôle d'un Teddy Boy dans « *That'll Be the Day* » nostalgique des années cinquante. Bien qu'il joue son rôle à la perfection et que le cinéma pourrait lui offrir plus de succès, Ringo ne délaisse pas sa carrière de musicien. Son premier essai en solo « *Sentimental Journey* » est une compilation de standards qui apparemment est destinée à faire plaisir à sa mère. Puis en septembre 1970, il réalise son second album « *Beaucoups of Blues* » enregistré à Nashville avec les musiciens locaux, Charlie McCoy, Jerry Reed, Charlie Daniels et les Jordanaïres. Puis « *Ringo* », « *Goodnight Vienna* » se succèdent, sans intérêt créatif. En septembre 76, il entreprend de présenter son disque « *R otogravure* » un peu partout dans le monde, notamment à Paris où il donne une conférence de presse et plusieurs interviews. Il paraît toujours aussi plein d'humour, mais parfois semble embarrassé devant certaines questions qu'il esquive adroitement. Il affirme être heureux maintenant à Los Angeles, bien que restant nostalgique de l'Angleterre où il a eu quelques problèmes avec ses impôts.

Marie-France.

L'HOMME EN QUESTION

JEAN LARCHER



**JACQUES
VOLCOUVE**

CLUB DES QUATRE DE LIVERPOOL

Jacques Volcouve est président du « Club des quatre de Liverpool » est est le principal instigateur de l'émission sur les Beatles lors des Dossiers de l'écran. Si vous êtes parmi les nombreuses personnes déçues par l'absence des Beatles lors des Dossiers et par le peu d'intérêt du débat suite à la projection du film « Help », Jacques Volcouve vous explique le pourquoi de cette émission vivement attendue et pourtant décevante et vous dévoile les « dessous » de l'écran.

E.D. : Comment s'est faite cette émission sur les Beatles ?

J. Volcouve : En 1975, suite à l'émission sur Europe 1 sur les Beatles, j'ai proposé aux Dossiers de l'écran cette idée d'émission et de les aider pour contacter les Beatles. Mais à une condition, c'est que je participe au débat. Et ils m'ont répondu : « Comment, participer au débat ? Mais il n'en est pas question ! ». Et ils ont cru pouvoir se passer du Club.

E.D. : Mais qui voulaient-ils inviter ?

J. Volcouve : Ils voulaient les quatre Beatles sur le plateau. Ils ont contacté les maisons de disques, ils sont passés par les gens qui ont une certaine puissance en France, et un jour, ils m'ont recontacté, c'était en début d'année 78. En fait, puisque les Dossiers de l'écran ont réussi à faire venir Nixon, Golda Meier, Valéry Giscard d'Estaing, Robert Kennedy qui étaient des gens d'une certaine puissance, ils se sont imaginés qu'à partir du moment où on écrivait ça sur une petite lettre, et qu'on donnait quelques coups de téléphone, tout le monde allait accourir. Or, ils se sont trompés de très lourd et ils ne m'ont pas donné le pouvoir de faire quoi que ce soit qui puisse être positif. Quand on veut faire venir les Beatles, on prend l'avion pour New-York, on va contacter Lennon et s'il voit venir un journaliste à trois ou quatre reprises pour qu'il vienne raconter soit ses idées, soit ses souvenirs, soit ses réactions aujourd'hui face au phénomène Beatles, je crois qu'il aurait réagi autrement. Mais ce n'est pas en envoyant une lettre recommandée que ça colle. J'ai eu la première réunion de travail avec Guy Darbois et on m'a dit : « Vous nous faites une liste d'invités, ceux que vous voulez que nous fassions venir ». Alors, elle vient à l'esprit de tout le monde : Georges Martin, producteur musical des Beatles, leur road manager pendant toute l'époque des tournées, qui les a connus à la Cavern et qui est devenu par la suite le directeur de Apple. Tom Taylor qui a été leur porte-parole pour la presse bref, des gens de cette envergure qui ont été proches des Beatles. On m'avait demandé de présenter brièvement tous ces gens là. Lorsque j'en arrive à C. Epstein, je dit : « C. Epstein, frère cadet de Brian Epstein » et j'ai pas eu le temps de terminer, Guy Darbois me dit :



« Mais pourquoi ne ferions-nous pas venir Brian Epstein lui-même ? » Et moi de lui répondre : « Il est difficile à joindre, il est décédé depuis 1967 ». Tout ça pour montrer que le nom « Beatles » pour eux, c'est le nom d'une petite île dans le Pacifique, c'est une galaxie de ce qu'ils savent complètement différente. Alors, il n'y a pas eu un détracteur qui aurait permis d'animer le débat, car en fait, le débat n'a absolument pas eu lieu. Ils ont récupéré l'émission en faisant une émission pré-enregistrée, c'est-à-dire en éliminant toutes les questions plus ou moins gênantes, parce qu'on en est encore au stade où les gens d'une certaine génération réagissent encore du style : « Les jeunes aux cheveux longs, à l'esprit crasseux, etc... musique de dépravés ». En France, ça n'a absolument pas changé et même pour les Beatles en 78 on en est encore là.

E.D. : Oui, mais malgré tout, il y avait bien des invités dans un studio qui posaient des questions à défaut des appels en direct à SVP 11 11 ?

J. Volcouve : Oui, alors là, c'est très amusant, parce que lors de l'émission, Guy Darbois disait « Alors voilà, nous sommes dans un petit studio à côté avec une dizaine d'invités entre dix et quarante ans, l'atmosphère est joyeuse, pendant le film, les gens fredonnaient, etc... » et en fait, Guy Darbois était tout seul devant son micro, tout seul en régie devant son micro et posait les questions que LUI voulait c'est tout.



E.D. : Ah bon, il n'y avait personne ?

J. Volcouve : Oui, et ce n'est pas la première fois qu'ils invitent entre guillemets. Pour l'émission sur Charlot, il n'y avait également personne.

E.D. : Quelles raisons vous ont-ils données du fait de la nécessité de pré-enregistrer l'émission ?

J. Volcouve : Ils m'ont dit : « On a peur des grèves ». Très drôle, car il est bien évident qu'il n'y a jamais de grève pendant la période des fêtes. Ils ont payé 35 millions le film « Help » et ils auraient été sur le point de le perdre en cas de grève parce que les droits sur ce film leur étaient accordés jusqu'au 31 décembre. L'émission devait donc se faire absolument. Bien sûr, il y a un côté positif, c'est que l'émission ait eu lieu, que le film ait été diffusé pour la première fois intégralement, mais nulle part dans la presse ils ont dit que c'était le Club des quatre de Liverpool qui, le premier, a lancé cette idée pour que cette émission se fasse.

E.D. : Dans le numéro de Télérama, ils s'interrogent pourquoi avoir programmé « Help » ?

J. Volcouve : Pourquoi ? Parce qu'on m'a dit de ne pas réagir avec mes sentiments propres, de toute façon, je préfère « Hard Day's Night » qui vieillit beaucoup mieux, alors que « Help », c'est une histoire débile, il n'y a aucun scénario véritable et « Help » vieillit très mal. Parmi les quatre films commerciaux, j'aurais préféré « Yellow Submarine », mais on m'a dit voilà, ça va être diffusé pendant la période des fêtes, il faut que les Beatles soient en couleur, donc le seul film des Beatles en couleur qui soit encore dans l'image que les gens se font des Beatles c'est « Help », parce que « Let it be », c'est 69 et « Let it be », dans le fond, ce n'est pas un film de fête parce qu'on voit les Beatles en train de jouer, mais c'est pas marrant. Donc « Help », c'était, je crois, le film le plus grand public. Voilà donc la raison du choix qui a été fait.

E.D. : Parlons un peu de ton « Fan club »

J. Volcouve : Tu dis « Fan club », et moi, j'ai mes cheveux qui montent sur ma tête parce qu'on tient absolument pas à avoir l'étiquette de « Fan club ». On considère que le Club des quatre de Liverpool est une association qui tente d'expliquer l'impact social et musical des Beatles. Un exemple précis : Comment un album a été enregistré, quelles en sont les retombées, les véritables significations des textes des Beatles, etc... Je crois que c'est beaucoup plus intéressant comme démarche que de savoir si McCartney porte des chaussettes jaunes, s'intéresser à ce genre de débilité. Par exemple, pour les textes, on oublie trop souvent que les Beatles sont originaires de Liverpool qui est une région avec son propre folklore et c'est un problème pour nous autres français, car c'est comme si on demandait à des Londoniens de comprendre les blagues de Corses. Par exemple, Ringo Star a écrit un album dont le titre est



« Good Night Vienna » d'ailleurs écrit par John Lennon. Et la plupart des gens croient que « Good night Vienna », ça veut dire

« Salut la compagnie, je me tire ». Alors comment comprendre ce genre de chose quand on n'est pas de Liverpool.

E.D. : Mais un tel club en 1978, est-ce que ça a encore un sens ?

J. Volcouve : Voilà, ça a un sens, parce que ce n'est pas nous qui avons créé le club, mais c'est suite à une demande. Le club a été créé en 1973, suite à une émission qui était faite sur Europe 1 « The Beatles Story ». Cette émission était une traduction et une adaptation d'une story qui a été diffusée par la BBC, cette adaptation ayant été faite par François Jouffat. La Beatles Story était diffusée le mardi soir, le soir des fameux Dossiers de l'Ecran et malgré ça, on a eu 13 000 lettres à Europe 1 et on s'est aperçu qu'il y avait une demande et les gosses, malgré ce que l'on peut dire actuellement de la nouvelle vague, ça n'est pas vrai. Starshooter, ils ont tort, ils ont totalement tort. Actuellement il y a encore des gosses de 11, 12, 13 et 14 ans qui tombent encore amoureux de la musique des Beatles plutôt que de la musique de Starshooter. C'est évident, parce que la nouvelle vague c'est plein de vie, mais faut pas non plus... On va tomber dans la querelle des anciens et des modernes. Alors restons en là. On est indéniablement des héritiers de la musique des Beatles et des années 60.

E.D. : D'accord, mais en fait le « Get Back » des Starshooter ne cherche pas à renier l'héritage des Beatles mais bien plutôt le fait que eux et d'autres anciens monopolisent encore les médias et qu'il faut laisser la place aux suivants.


J. Volcouve : Oui, mais alors là, ce n'est pas un problème des Beatles, c'est un problème de la France. La France est issue d'une culture latine alors que la musique pop est anglo-saxonne et donc véhicule des idées anglo-saxonnes et est la représentation d'une tradition anglo-saxonne. La France a reçu cette musique comme des touristes. C'est pour ça que Starshooter ils ne pourront rien faire. En fait, c'est sur Ringo, sur Sheila, sur tous ces connards qu'il faut cracher, c'est pas sur les Beatles.

E.D. : Finalement, pour en revenir aux Dossiers de l'Ecran, quelles sont les raisons pour lesquelles les Beatles ne sont pas venus ?

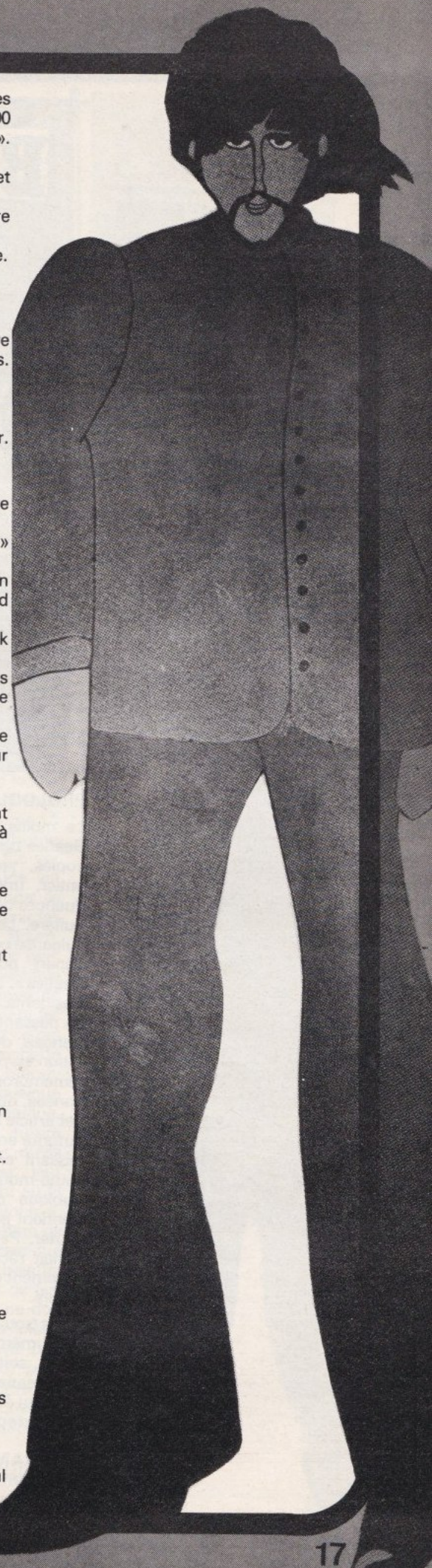
J. Volcouve : McCartney a dit : « Comment, les Beatles, qu'est-ce que c'est, je ne connais pas ». Ringo a été beaucoup plus poli, il m'a fait savoir que son emploi du temps ne le lui permettait pas. Ça fait un an de ça et il n'a pas pu coincer une soirée depuis. George, c'était ni oui, ni non, et à la fin ce fût non. Mais il y a deux choses qui sont arrivés à George Harrison ces derniers temps, il est, d'une part en train de sortir un nouvel album qui s'appellera certainement « Faster », et puis surtout, il s'est marié et il a eu un petit garçon et il veut vivre un peu tranquillement.

Elisabeth D.

FLASHBACK

- 
- 1956 John forme les Quarrymen
- 1958 George se joint à Paul et John dans les Quarrymen
- 1959 John, George, Paul et Stuart Sutcliffe deviennent les Silver Beatles. Audition pour Larry Parnes qui leur offre un tour de deux semaines en Ecosse comme groupe de support
- 1960 Pete Best se joint au groupe comme batteur. Le groupe se produit dans les petits clubs de Liverpool, puis part à Hambourg
- 1961 Ils jouent à la Cavern, Liverpool
En avril, ils partent pour la seconde fois à Hambourg
Disque avec Tony Sheridan
En juin, retour à Liverpool
- En octobre, un garçon entre dans le magasin de disques NEMS et demande au gérant Brian Epstein un disque intitulé « My Bonnie » par les Beatles.
- Novembre : Epstein rencontre les Beatles
Décembre : il les engage
- 1962 Janvier : les Beatles auditionnent pour Decca
Mars : Decca refuse le groupe, ainsi que Pye, Columbia etc.
Avril : 3ème voyage à Hambourg. Starclub. Mort de Sutcliffe.
Mai : Epstein rencontre George Martin
Juin : Le groupe auditionne pour Martin
Août : Pete Best est remplacé par Ringo Starr
Septembre : Première séance d'enregistrement chez EMI
Octobre : Sortie de Love Me Do
Décembre : Love Me Do est coté en Angleterre et atteint la 17^e place. 4ème voyage à Hambourg.
- 1963 Janvier : Sortie de Please, please me qui atteint la 1ère place
Février : 1ère tournée nationale en Angleterre. Helen Shapiro en tête
Mars : 2ème tournée nationale en Angleterre, les Beatles en 3ème position derrière Chris Montez et Tommy Roe. Gerry et les Pacemakers en tête avec « How Do you Do it »
Avril : « From me to you » en première place
Mai : 3ème tournée en Angleterre avec Roy Orbison. Débuts des hurlements et des émeutes
Juin : « Twist and Shout » : 1ère place
Août : « She loves you » : 1ère place. 500 000 commandes anticipées sur le disque. 29ème et dernière apparition à la Cavern.
Septembre : L'album « The Beatles Hits »
Octobre : Engagement pour jouer dans le spectacle de la télévision anglaise « Sunday Night At The London Palladium ». Théâtre envahi par les fans toute la journée. Début de la Beatlemania. Tour de Suède. Retour délirant.
Novembre : Représentation au Royal Variety Show devant la Reine-Mère, la Reine Elizabeth, la Princesse Margaret et Lord Snowdon. 4ème tournée en Angleterre, en vedette cette fois. Hystérie et émeutes partout, augmentation du nombre des policiers anglais. Sortie de l'album « With the Beatles » 250 000 commandes anticipées, cela dépasse les meilleurs Presley. 5ème 45 T « I Want to hold your hand » en première place directement. Commandes anticipées : 1 million
Décembre : 7 disques, 45 T et albums dans les 20 premiers. Le London Times leur attribue le titre de « compositeurs éminents anglais de 1963 »
Le Sunday Times déclare « les plus grands compositeurs depuis Beethoven »
- 1964 Janvier : « I want to hold your hand » entre les charts américains 83 fois ! Ils jouent dans le même show que Sylvie Vartan et Trini Lopez.
Février : Arrivée à l'aéroport Kennedy, à New York. Salle comble pour le Ed Sullivan Show. 50 000 personnes se présentent pour 728 places libres ! Concerts au Coliseum de Washington et au Carnegie Hall. De retour, nouveau 45 T « All my Loving »

- Mars : Publication de « In his Own Write » de Lennon, en tête des best-sellers. « Can't Buy Me Love » numéro 1 avec 300 000 réservations. Début du tournage de « A Hard Day's Night ». George rencontre Pattie Boyd.
- Juin : 45 T « long Tall Sally ». Tournée européenne, puis Hong-kong et Australie.
- Juillet : Première de « A Hard Day's Night » Londres. Disque du même titre N° 1.
- Août : Nouvelle apparition USA. Tournée de 24 villes, record d'affluence.
- Novembre : « I feel fine » : numéro 1
- Décembre : Album « Beatles for Sale »
- 1965 Avril : « Ticket to Ride » numéro 1
- Juin : Déclaration de la décoration MBE des Beatles. Protestation massive du House of Lords et retour des décoration des propriétaires. Médailles renvoyées de partout dans le monde.
- Août : Tournée USA. Concert au Shea Stadium de New York.
- Décembre : « We can work it out » : numéro 1.
- Rubber Soul. Premières influences de l'Inde sur George au sitar.
- Début d'une tournée anglaise qui, on ne le sait pas encore doit être la dernière.
- 1966 Mai : Dernière apparition publique en Angleterre à Wembley.
- Juin : « Paperback writer » est le premier 45 T à ne pas être N° 1. Tournée mondiale comprenant le Japon.
- Août : John déclare : « Les Beatles sont plus populaires que le Christ » fureur aux USA. Le Ku-Klux-Klan brûle les effigies du groupe. Dernière apparition mondiale à San Francisco le 29 août. Diffusion « Yellow Submarine » et « Eleanor Rigby ». « Revolver » comprend les premières influences de la drogue sur « Tomorrow Never Knows »
- Septembre : George et Pattie Harrison visitent les Indes. John au côté de Dick Lester dans le film « How I won the War »
- Février : Premier contact des Harrison avec le Maharishi. Fin des apparitions et des tournées des Beatles. Travail uniquement en studio. Influence Orient et drogues dures. « Penny Lane » « Strawberry Fields ».
- Juin : Diffusion de Sergeant Pepper's Lonely Arts Club Band. « A Day in the Life » censuré par la BBC et quelques stations américaines pour allusions à la drogue.
- Juillet : Apparition télévisée mondiale, chantant « All you need is love »
- Août : Mort énigmatique de Brian Epstein pendant que les Beatles suivent un cours du Maharishi en Pays de Galles George et Pattie sont à Haight Ashbury, coin des hippies de San Francisco.
- Novembre : Diffusion de « Hello Goodbye »
- Décembre : Film « Magical Mystery Tour ». Décrit sans humour et lamentable par les critiques. Annonce d'ouverture d'Apple. A Noël, Paul et Jane Asher annoncent leurs fiançailles.
- 1968 Février : John, George, Paul et Ringo sont aux Indes. Ringo s'en va au bout de 10 jours. Nouveaux plans annoncés pour Apple.
- Mars : « Lady Madonna » numéro 1
- Juin : Divorce de John et Cynthia. Il est vu avec Yoko Ono.
- Juillet : Première du dessin animé Yellow Submarine
- Août : Fermeture soudaine de Apple. Paul et Jane se quittent.
- Septembre : « Hey Jude » première diffusion sur nouveau label Apple
- Octobre : John et Yoko sont arrêtés par la brigade des stupéfiants.
- Novembre : Diffusion du White album des Beatles et de « Two Virgins » de John et Yoko. Divorce de John et Cynthia.
- 1969 Janvier : Début du tournage de Let it Be. Le fossé entre John et Paul s'élargit.
- Février : Allan Klein est pris comme conseiller.
- Mars : Paul épouse Linda Eastman. John, Yoko.
- Avril : « Get Back » N° 1
- Mai : « The Ballad of John and Yoko » N° 1
- Juillet : Le Plastic Ono Band diffuse « Give Peace a Chance »
- Août : Enregistrement d'Abbey Road. Naissance de Mary, fille de Paul
- Octobre : Plastic Ono Band diffuse « Cold Turkey »
- Novembre : John rend son MBE pour protester contre l'engagement de l'Angleterre au Biafra et au Vietnam
- 1970 Février : « Instant karma »
- Avril : Diffusion d'un album « Mac Carney »
- Mai : Première diffusion du film « Let it Be », mais sans la présence des Beatles. Ringo sort « Sentimental Journey »
- Septembre : Ringo récidive : « Beaucoup of Blues »
- George sort « All things must Pass »
- Décembre : John sort « John Lennon » par lui et le Plastic Ono Band. Paul attaque en justice et demande la dissolution du groupe.



LE STYLE

BEATLES



PROLOGUE

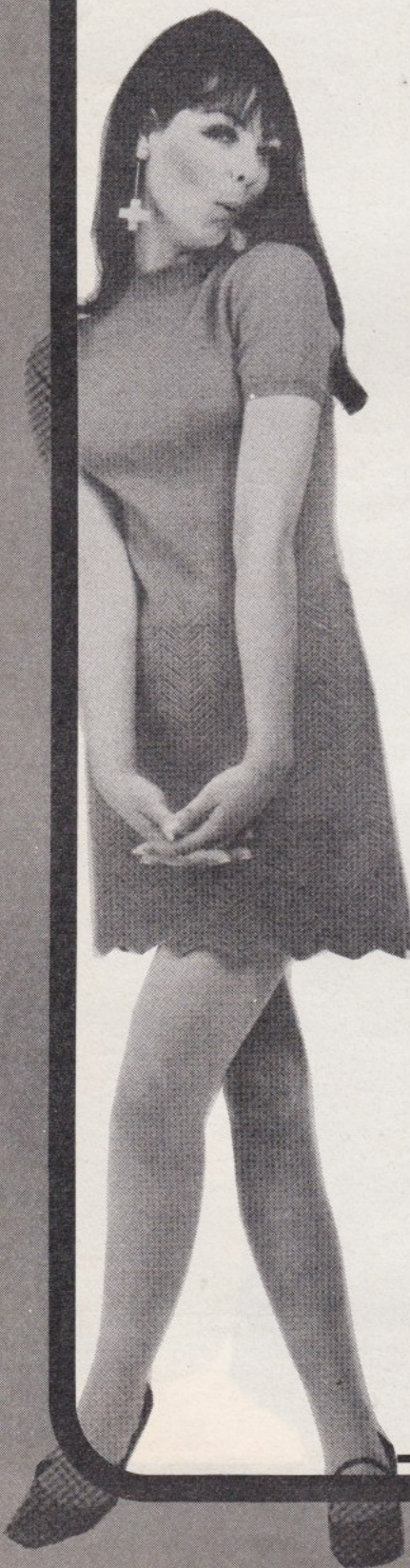
Le moins qu'on puisse dire est que les Beatles ont marqué leur époque! Souvent copiés, jamais égalés. Dans le monde entier, une génération de musiciens influencés de la coupe de cheveux au riff de guitare. Le génie des Beatles est d'avoir vulgarisé ce qui n'était pas leur musique au départ pour créer un véritable «style Beatles». Des groupes de Merseybeat aux Residents, des Flamin' Groovies aux Rutles en passant par, pourquoi pas, les groupes français des années soixante, de l'inspiration au plagiat en passant par la parodie, remémorons-nous ces quinze dernières années, non pas d'une façon académique, cet article n'a nullement l'intention de faire autorité en la matière, mais simplement en laissant errer le souvenir. Une partie de saute-moutons musical, en quelque sorte, quoique certains de ces musiciens ne donnent pas particulièrement envie de les sauter. Pardonnez les oublis. Freud m'en parlait récemment: certains souvenirs se gommant d'eux-mêmes lorsqu'ils sont trop amers.

Vous trouverez plus loin ou plus avant dans ce numéro les gens qui ont **directement** repris, soit par le style, soit des morceaux des Beatles. Je me cantonnerai donc simplement à vous citer ceux dont la musique s'**apparente** à celle de nos quatre héros.

LA GRANDE-BRETAGNE ET LE MERSEYBEAT

C'est évidemment par leur propre pays que les Beatles commencent leur rapide conquête du globe. Il naîtra ainsi un courant que l'on désignera du terme général de Merseybeat puisqu'il englobera tous les groupes issus de la région qu'arrose la Mersey, Liverpool en tête. Il s'agira donc d'une éclosion de groupes vocaux comprenant généralement quatre ou cinq membres. Parmi ceux qui sont sortis de l'anonymat, citons en les survolant rapidement The Big Three, The Fournost, qui eurent un tube avec «Hello little girl» de Lennon, McCartney, Garry and the Pace-makers, Billy J. Kramer and the Dakotas, qui marchèrent en Angleterre grâce à quatre compositions des Beatles (Do you want to know a secret, I'll be on my way, Bad to me, I'll keep you satisfied), les Mersey-Beats, les Mojos, et plus récemment le trio de Scaffold dont le chanteur n'est autre que Mike McGear, le frère de McCartney. Nommons avant de quitter le Merseybeat les Searchers, les Swinging Blue Jeans, Rory Storme and the Hurricanes (premier groupe de Ringo) et The Riot Squad où apparaissait déjà Mitch Mitchell.

Néanmoins on peut tout de même admettre que dans une certaine mesure les Beatles ont aussi fortement influencé les Hollies et les Kinks, qui auraient peut-être fait une musique plus violente et fondamentalement plus rock'n'roll si les premiers n'avaient pas eu autant de succès.



DE L'AUTRE COTE DE L'ATLANTIQUE

Si leur conquête des Etats-Unis s'effectue un peu plus tard, les Quatre de Liverpool rattrapèrent le temps perdu. En effet, en 1964, ils classent sept titres dans le Top 50 annuel, drainant dans leur sillage toute l'école anglaise dont principalement le Dave Clark Five qui obtint un succès colossal aux USA. Les américains furent tellement saisis, tellement surpris de ce succès éclair qu'ils ne pensèrent pas sur le coup à se mettre au diapason. Le seul mouvement nouveau et de taille fut le surf qui débouche donc sur le succès des Beach Boys. Ce n'est pourtant qu'en 66-67 que le public se rendra compte d'une certaine influence de nos anglais sur les garçons de la plage, notamment bien sûr avec le single « Good vibrations » et l'album « Pet Sounds ».

Même phénomène l'année suivante, c'est-à-dire 1965, les Américains ont toujours le souffle coupé et ne semblent même pas chercher des Beatles locaux. Un coup d'œil sur les hit-parades indique la montée de la soul (Supremes, Temptations, Four Tops, et dans une certaine mesure les Righteous Brothers), l'importance des variétés (Petula Clark, the Seekers, Jackie de Shannon et le « Crying in the Chapel » de Presley) et l'arrivée de deux futurs géants : Bob Dylan et les Rolling Stones. Seuls les Byrds apportent une certaine approche en faisant le lien justement entre la culture américaine de Dylan et la vision musicale des Beatles. La rencontre d'ailleurs entre Bob et les quatre anglais leur ouvrira à tous des horizons nouveaux.

En 66, les Américains inventent enfin leurs Beatles. Ils sont au départ montés de toutes pièces à tel point que ce n'est pas eux qui jouent sur leurs premiers disques. Ils ont pour nom les Monkees et ils ont carrément leur propre show télévisé toutes les semaines, leurs poupées, leur magazine ; comme les Beatles ils sont tous les quatre mignons et gentils. Bref, le bon look. Pendant plus d'un an, ils pulvériseront les records de vente jusqu'à même concurrencer leurs grands frères. En 67 d'ailleurs, le magazine « Les Rockers » de Jean-Claude Berthon additionne les points obtenus au hit-parade et constate qu'à l'automne, c'est-à-dire avant la sortie de « Hello Goodbye » et de « Magical Mystery Tour », les Monkees ont mieux vendu ! Néanmoins le public ne sera pas dupe longtemps de cette « fabrication maison » et la chute sera rapide.

BEAUJOLAIS VILLAGE.

TIERCE ET PARISIENS LIBERES

Et chez nous ? Chez nous, bizarrement, la mode des groupes fut en avance : en effet, les Chaussettes Noires, Chats Sauvages et autres Pirates existaient bien avant les Beatles. Pas de mystère, cela tenait simplement au fait qu'en France, en Italie et en Allemagne, les soldats américains avaient depuis longtemps amené leur juke-box et leurs 45 tours. Toutefois lorsque les Beatles

confirmeront leur suprématie, les Français reprirent leur retard habituel et se contentèrent d'adapter sans créer. C'est pourquoi l'on se souvient des Lionceaux par exemple, mais ils n'amenèrent aucun point positif. Les seuls qui à mon avis ont perpétué l'esprit Beatles furent, au niveau de l'échec dans la tristesse, des gens comme Iloos and Decuyper. Par contre, dans la réussite et la classe sans plagiat, le maître incontesté reste à l'heure actuelle Gérard Manset qu'un public confidentiel découvrit en 68. Depuis, Gérard a suivi son long, long chemin et par certains côtés, continue de prolonger l'esprit Beatles.

DE RETOUR EN ANGLETERRE

En 67 en Angleterre, on parlait fortement de groupes qui avaient pour nom les Moody Blues, les Move ou même Donovan. Ce dernier, après des débuts de trouvère dylanésque, s'adonna aux plaisirs acides et changea totalement d'image. En même temps que les Beatles, il découvrit le psychédélisme et des chansons telles que « Ther's a mountain », « Mellow Yellow » ou « Sunshine superman » ne peuvent que se réclamer d'un courant bien précis. D'ailleurs, une certaine amitié les liait fortement à l'époque.

Les Move, quant à eux, obtenaient cette même année un numéro 1 incontesté avec « Flowers in the rain ». Lorsque le groupe éclata, l'influence Beatles continua de se faire ressentir puisque d'une part, le leader Roy Wood s'en alla fonder le groupe Wizzard (Sorcier) et que Jeff Lynne, à grand renfort de violoncelles, créa Electric Light Orchestra. Ceux qui ont vu ELO sur scène savent à quel point ce groupe est réellement la réplique moderne, pompeuse et chiantie de ce qu'auraient pu devenir les Beatles. Ayant réalisé un fort bel album, « New World Record », ils comprirent que, commercialement parlant, il serait rentable de refaire le même disque sous forme de double album, délayant jusqu'à l'ennui les pointes de génie du précédent. C'est ce qui donne « Out of the Blue » dont la pochette est fortement accrocheuse. Les Moody Blues, quant à eux, devancèrent quelque temps les Beatles au niveau symphonique, et cela avec l'album « Days of future passed ». L'usage du mellotron, qu'ils furent les premiers à expérimenter, leur conféra une originalité qu'ils polirent au fil des albums jusqu'à « Seventh Sojourn », cassant ensuite la monotonie du rythme de l'album annuel. 78 marque leur fantastique retour, tout en classe, finesse, beauté, simplicité et efficacité. Enfin, avant de terminer cette liste qui en aucun cas ne doit être prise pour une référence complète, mentionnons les groupes de power-pop anglais dont il est encore trop tôt pour juger, mais qui pourraient peut-être au cours des mois à venir apporter quelque chose à une musique dont ils prétendent ne prendre que les racines.

Daniel LESUEUR.



THE BEATLES

DIGEST



Les Beatles ne sont pas de tristes personnages, loin de là. C'est pourquoi nous avons voulu vous les présenter sous force de « coups » brefs, aussi variés que caractéristiques... Ne vous plaignez pas de ne pas retrouver, par contre, tous les tristes radotages que vous connaissez déjà par cœur, du style « John Lennon et le Christ », « Décorés par la Reine » ou l'origine du prénom de Starr... Ras-le-bol ! Ne comptez pas non plus sur une recherche profonde des raisons qui ont conduit Brian Epstein au terminus. Au moins, il n'aura pas connu « London Town » ni les grosses cuisses grasses qui servent de collier au désirable Ringo.

Quant aux esprits chagrins et jaloux qui voudraient prétendre que je n'ai pas trouvé tous ces renseignements de tête, eh bien ils ont raison ! J'ai tout pompé à droite, à gauche, sur divers bouquins qui ne se trouvent malheureusement plus aujourd'hui ; citons néanmoins « Spécial Pop », un merveilleux ouvrage français paru en 1961, la « Rock Encyclopédia » de Lillian Roxon, deux livres qui vous permettront de replacer les Beatles dans le véritable contexte, ce qui n'est pas toujours le cas pour ceux consacrés **uniquement** aux Beatles qui effacent certains « détails » tels que « avant », et « pendant », « après », les « autres », en un mot qui auraient une légère tendance à faire croire que le monde est Beatles ! Quant aux documents utilisés pour illustrer cet article, ils proviennent de ma propre collection.

* Le jour de leur naissance, un scarabée n'est pas mort, mais quatre. A cette époque, les rois de la musique, notamment en Angleterre et aux States, étaient de lourds orchestres, bien gras, style Harry James, Glenn Miller et Benny Goodman. Bref, on était bien loin d'imaginer des formations de quatre musiciens seulement. C'était la guerre et la musique étaient une évasion. Lorsqu'ils furent enfants, Peggy Lee, Nat King Cole et Frankie Laine régnaient. La musique populaire était chantée par des adultes, pour des adultes. D'ailleurs, qui d'autre achetait des disques à l'époque ?

* Lorsqu'à l'âge de quinze ans John Lennon entendit « Rock around the clock », il réalisa qu'il y avait là quelque chose de nouveau. bien sûr, Bill Haley n'était déjà plus tout jeune mais c'était en tout cas la **première** fois que l'on chantait pour un public plus jeune. Le mieux qu'il trouva à faire fut de monter les Quarrymen.

* La première rencontre entre Lennon et McCartney eut lieu le 15 juin 1956 ; ce jour-là, Presley était N° 1 aux States avec « Heartbreak Hotel »

* C'est en 1957 que les deux compères « pondent » Love me do que le monde ne connaîtra que cinq ans plus tard.

* Le plus calme, le plus pacifiste des quatre, George Harrison jouait en 1958 au sein des Rebels !

* Cette même année, un fantastique trio se faisait remarquer ; il s'agissait des Teddy Bears au sein desquels œuvrait un certain Phil Spector. Il lui faudra attendre plus de dix ans pour travailler avec les Beatles.

* Lorsque les Silver Beatles débarquent à Hamburg, les radios diffusent abondamment les premières sucreries de Presley (« Are you lonesome tonight ») et « Georgia on my mind » par Ray Charles. On est alors en 1960 et les jeunes britanniques viennent accompagner un certain Tony Sheridan qui a aujourd'hui abandonné le rock'n'roll pour se tourner vers les blues.

* Le 28 octobre 1961, un gosse est paraît-il entré chez un disquaire de Liverpool pour demander « My Bonnie ». Ce jour là, Brian Epstein ne l'avait pas en stock dans son magasin. Mais depuis, tous les disquaires ont eu l'occasion de réparer cette erreur puisque Polydor ressort le même disque inlassablement, tous les ans, depuis 1961. Commercialement parlant, on suit les traces du « Petit papa Noël » de Tino Rossi.

* En 1962, pendant que Lennon se marait, les Beach Boys obtenaient leur premier hit et Dylan enregistrait son premier album.

* La très sérieuse firme Decca jugea à l'écoute de leurs bandes de démonstration que les Beatles n'avaient aucun avenir.



C'est pourquoi ils offrirent un contrat d'enregistrer un groupe qui, effectivement a beaucoup mieux marché puisqu'il s'agit des inoubliables Brian Pool and Tremoloes !

* En août 1963 paraît le premier Beatles Book. Petit ouvrage de 28 pages, on y présentait chaque Beatle séparément, Brian Epstein et George Martin. On y reproduisait les paroles de « Love me do », et surtout, le courrier des lecteurs : la délicate Christine Kettle, qui doit avoir aujourd'hui trente balais et des poussières, écrivait alors : « Cher Beatles, lorsque je vous ai entendus à la télé, je me suis précipitée pour augmenter le son, j'ai trébuché, j'ai perdu ma chaussure et je suis tombée. Depuis, j'ai très mal au pied et je peux à peine marcher. Envoyez-moi vos autographes, cela m'aidera à guérir plus rapidement ». Edifiant !

* Leur premier album coûta 400 livres Sterling et fut enregistré en une journée... Beaucoup plus tard, « Sgt Pepper's » coûta 25 000 livres et quatre mois d'efforts !

* En 1964, les coiffeurs américains et britanniques se ressaisissent et proposent la « coupe Beatles » à leur jeunes clients qui commencent à désertir les lieux. On assistera ensuite à un monstreux commerce de perruques Beatles... Quelques mois plus tard, dans un grand hebdomadaire musical britannique, on proposait des « lèvres Jagger ».

* Le 23 août 1963 marque le dernier concert des Beatles à la Caverne, la salle en question étant devenue trop petite par rapport à leur succès colossal. En serait-il de même si Ange revenait jouer au Golf-Drouot ?

* Plus fort que le linceul du Christ ? Un hôtelier vend les taies d'oreillers sur lesquelles ont sommeillé les Beatles. En tout, quatre mille dollars de chiffon que s'arrachent des financiers de Chicago. Le tout sera découpé en 160 000 fractions vendues un dollar pièce ! Le procédé repris dix ans plus tard pour donner un petit coup de pouce au coffret « Presley faces B »

* le 17 janvier 1964, les Beatles font l'Olympia avec Trini Lopez et Sylvie Vartan. Un sympathique succès, sans plus, la France n'étant pas encore très « au parfum ».

* En 1964, les américains ont acheté 50 millions de dollars de produits Beatles.

* Pour un certain Jimmy Nicol, période de gloire puisqu'il remplace Ringo opéré des amygdales durant la tournée australienne.

* En 1965 sort l'album « Beatles for sale/Beatles 65 » Fort peu de collectionneurs français peuvent se vanter d'en posséder l'édition originale. En effet, Pathé avait agrémenté la double pochette d'un sticker 30 x 30 cm que les fans devaient coller sur une lampe ou sur une vitre.

* C'est cette même année que les Beatles se produisent au Shea Stadium de New-York ; l'enregistrement circulera sous le manteau pendant plus de dix ans. Jusqu'à la sortie de l'« Hollywood Bowl », on se demanda pourquoi les Beatles n'avaient jamais publié d'album live. A l'écoute du Shea Stadium 1956, la réponse crève les oreilles : ils sont épouvantablement mauvais !

* En France sort une compilation que les fans du monde entier s'arracheront : « 14 Plus Grands Succès ». La photo de pochette avait été prise au cours d'une visite en région parisienne. Les quatre cow-boys chevauchent de fougueux destriers. Autre colossale rareté, toujours d'origine française : la réédition du EP « Please please me ». Très « français », les acolytes dégustent des jambons-beurre, et sont coiffés, selon le cas, d'un bérêt, d'un képi de flic, d'une casquette et d'un tricorné napoléonien (référence SOE 3739, seconde pochette)

* En 1966, la pochette originale de « Yesterday and today » est retirée de la circulation dès sa sortie. Un mauvais goût évident, paraît-il : on y voyait les quatre souriant dans des costumes de bouchers, entourés de sympathiques morceaux de bidoche provenant de bœufs coupés en morceaux. Je ne vois vraiment rien de choquant dans tout ça. D'ailleurs, W.C. Fields l'a dit fort justement : « Tout homme qui déteste les enfants et les animaux ne saurait être foncièrement mauvais ». Néanmoins, cette histoire restera dans les annales sous le nom de « Butcher's Cover » (la pochette des bouchers)

* Toujours en 1966, les Beatles font l'unité : les ligues bien pensantes, la majorité silencieuse et le Klu-Klux-Klan se liguent contre eux !

* En 66 sort un monument de vulgarité extrait de l'album « Revolver » : il s'agit de l'ignoble « Yellow submarine » qui fera l'unité de tous les mongoliens du monde entier et sera repris en français par Maurice Chevalier et les Compagnons de la Chanson. Heureusement leur single le plus pourri sera suivi chronologiquement par sans doute le meilleur ou tout au moins le plus élaboré : « Strawberry fields forever ».

* 1967, c'est l'apparente retraite : plus de tournées, les musiciens s'enferment en studio et préparent « Sgt Pepper's... » Moultes anecdotes ont circulé sur cet album ; le moindre journaliste local, même en France, vous fera remarquer que les initiales de Lucy in the Sky... ce qui est moins connu, par contre, c'est la façon dont fut obtenu le son tout à fait particulier de « Being for the benefit of Mr Kite ». De la bouche même de George Martin, on a appris le plaisir jouissif qu'à ressenti un vulgaire « laborantin » de studio lorsque les quatre génies ont pensé à prendre une bande magnétique déjà enregistrée, la faire

découper en petits bouts, recoller les morceaux en désordre, écouter le résultat, juger qu'on peut faire mieux et décider de recouper à nouveau le tout en morceaux encore plus petits. Un second mélange s'imposant, on ne sait toujours pas si l'opérateur en question a avalé ses ciseaux.

* Le véritable original de Sgt Peppers est légèrement différent de celui qui sortit en France : tout d'abord, tous les morceaux sont « fondus », c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de choisir un morceau précis sur l'original, ensuite « Day in the life » se termine sur un sillon sans fin qui, tripatouillé sur magnétophone, doit vouloir dire « we fucked you like supermen ».

* 68 restera à jamais une année importante dans l'histoire du monde : une sorte de prise de conscience, ou, le plus souvent, de prise d'inconscience, secoue les jeunes et ceux qui le sont moins. Dix ans plus tard, il reste ceux qui seraient quand même... et tous ceux qui n'ont retenu de 67/68 que le parka américain, le signe « peace », le joint en écoutant un Grateful Dead qui n'a même pas la reconnaissance de mourir, et tout un esprit de coupeur de cheveux en quatre, de gens qui, de toutes façons ne feront jamais rien d'eux-mêmes et consacrent leur temps à parler. Dans cette catégorie, on retrouve les mystiques qui décortiquent les paroles de chansons, les symboles, les mains derrière les têtes... Le summum : en 1978, un fou a même expliqué la mort de George Harrison ! N'importe quoi !

* 69 arrive. Ce n'est plus alors, à mon humble avis, des albums des Beatles qui continuent de sortir, mais des collections de chansons écrites par quatre personnages qui se supportent de moins en moins. Néanmoins, ce que l'on perd en cohésion, on le gagne en quantité. La preuve en est le double blanc qui est pour le moins disparate. L'ignoble Ringo arrive à caser son horrible « Good night » et John saisit l'occasion pour meubler avec « Number 9 » Le moment des comptes arrive. Les poètes laissent la place aux mauvais financiers que sont les Beatles (Paul sera sauvé par sa mégère de caissière !).

* A la fin de 1970, les Beatles ont vendu 130 millions de disques 33 T. Convertis en 45 T simples, cela donne 420 millions de singles. Les ventes ayant bien sûr continué depuis, sans tenir compte des repressages en couleur qui vont tenter plus d'un gogo, on peut avancer les chiffres de 210 millions d'albums en 1977. D'après les frères Volcouve, il se vendait encore en 1977 cent mille « Sgt Peppers » par mois dans le monde, avec des pointes de 300 000 à Noël. Elvis Presley, quant à lui, avait vendu, avant de penser à mourir, 160 millions de disques. J'attends les plus récents chiffres de vente de Starshooter pour savoir si ces records ont été dépassés depuis.

Daniel LESUEUR.

BEATLEMANIA

Cortège funéraire de Rudolph Valentino : femmes en pleurs, scènes de désespoir, cas de suicides. L'hystérie et les excès émotionnels ont fait école. A partir de 1962, l'épidémie commence ses ravages animaliers. Partie intégrante du succès des quatre stars naissantes, la Beatlemania.

Amusez-vous à relire de vieilles revues, à regarder de vieilles photos jaunies, vous arriverez à imaginer peut-être la moitié de ce que cela fut réellement. Faire ce voyage dans le passé vous fera côtoyer les silhouettes tendues, les visages pathétiques des filles, les casques des « bobbies » éparpillés dans une foule insensée. Les filles se rendent à leurs concerts, tremblant nerveusement, se couvrent les oreilles et hurlent à travers la musique. On assiste aux évanouissements, aux malaises au déchirements. A côté d'elles, les garçons crient avec l'énergie réservée aux matches de football, et ce n'est pas peu dire. Le Daily Telegraph compara ces mouvements de masse à ceux de Hitler « remplissant les têtes vides d'hystérie et le Daily Worker dit qu'ils n'étaient que l'expression de 300 000 personnes au chômage ! Les hommes politiques se font un honneur de les mentionner dans leurs discours. En Angleterre, on leur aurait donné le gouvernement ! Aux Etats-Unis, les jeunes portent des bannières « Ringo for President ! » « Tout ce qu'ils touchent prend un coup de baguette magique. Les taies d'oreiller qu'ils utilisent dans un hôtel de Kansas sont découpées en 160 000 petits carrés d'un pouce et se vendent un dollar chacun.

Autant aux USA qu'en Angleterre, le but véritable du groupe semble faussé par les acclamations. Ils sont lancés pour jouer de la musique et gagner de l'argent, ils se retrouvent au sommet d'un culte déraisonné pour leurs personnalités et non pour leur musique, quoique leurs ventes soient astronomiques. La Beatlemania dura le temps de leur apparitions publiques et se calma vers 1967. Les esprits s'apaisèrent enfin. George Martin, leur producteur expliqua le phénomène en l'attribuant à « l'instantané ». Ils « vivent » et sont quotidiennement la proie de qui les traque. L'arrivée dans les aéroports, les halls d'hôtels envahis, les voitures assaillies. Pas de limite à la folie. Tout se calme donc progressivement lorsqu'ils se consacrent au travail de studio. Ils doit bien rester aujourd'hui, enfoui dans quelque cœur d'une trentaine d'années un amour déçu....

Marie-France





LA MODE

Avant de lancer eux-mêmes une mode qui devait bouleverser les devantures « in » de Londres et révolutionner l'angle d'ouverture des ciseaux des coiffeurs habitués à l'ancestrale coupe au bol, les Beatles furent des adeptes de la mode rockers qui faisait fureur alors en Grande-Bretagne et les premiers cachets de leur tournée avec Tony Sheridan se désintégrèrent aussitôt en blue jean étroit et veste cloutée de pointes argent. En fait, les Beatles n'étaient pas des originaux en matière de mode vestimentaire et si Brian Epstein, leur manager, ne leur avait pas dicté une image de marque, les coiffeurs de l'époque n'auraient jamais pratiqué la coupe Beatles et en seraient restés à la banane et à la brillante. Comme McLaren plus tard le fera pour la mode punk, Brian Epstein créa de toutes pièces une mode sixties qui restera en fait dans la tradition et typiquement britannique. En fait, seule la coupe de cheveux franchira réellement la Manche (longue sur le front mais dégagée sur les oreilles avant de les recouvrir quelques années plus tard), si bien que dans les usines britanniques, les patrons se virent dans l'obligation d'imposer le port d'un filet à cheveux pour les ouvriers fans des Beatles). Mais en Angleterre, les vestes de velours noir sans col, les costumes étriqués, les bottines de cuir à hauts talons se multipliaient en autant d'exemplaires qu'il existait de fans des Beatles, car tout fan se devait de revêtir l'uniforme. Malgré l'ampleur révolutionnaire du phénomène, les Beatles n'en restèrent pas moins des angelots de la mode, anti-conformistes certes, mais sages face à la négligence outragée à souhait des Rolling Stones qui coucurrençaient alors les Beatles en matière de mode: cheveux longs crasseux, chemises de satin ou à dentelles, visages grimaçants. Chacun provoquait à sa manière, les uns sagement, les autres violemment, les uns très « british », les autres plus dans le goût américain. Et, bien avant que King's road ne devienne véritablement la rue à la mode, la rue « pop », c'est-à-dire « Beatles », s'appelait Carnaby Street, une petite rue étroite de Londres dont le nom fit rapidement bouillir de neige dans les oreilles à l'affût des modelistes londoniens qui vinrent y installer boutique. Cependant, quelque grande que fut la mode Beatles, elle resta exclusivement masculine et même si les quatre garçons de Liverpool jetaient un regard intéressé à la révolution dans la mode féminine, le port de la mini-jupe qui s'imposa à la même époque n'est certes pas à imputer à une idée de Brian Epstein, mais bien à la fabuleuse Mary Quant.

Elisabeth D.

BEATLES



L'INFLUENCE DES



DE L'INFLUENCE DES RAYONS BEATLES SUR LE COMPORTEMENT DES ROLLING STONES

Les Beatles et les Stones sont-ils vraiment si différents ? Leurs images, effectivement, semblent se heurter violemment mais leurs actions se complètent parfaitement. Se complètent, plus exactement, car, à la démission des premiers, les seconds « virèrent de bord » pour s'adonner à un rock tirant fortement sur la variété et le glamour, « Angie » et « Miss you » étant fort loin de « Street fighting man ». L'émulation a disparu en 70 lorsque « Let it Be », faire-part musical, annonça tristement de son cadre noir, la mort des Beatles. Nous allons donc essayer de montrer brièvement l'influence des Beatles sur les Stones, de suivre leur démarche parallèle... en un mot, de savoir si les Stones ne sont pas les fils cachés des Beatles.

LES ANTI-BEATLES

Paradoxalement, l'influence Beatles se fit sentir parfois par une réaction de rejet. Comme le disait Paul McCartney lui-même, les Beatles, avant leur rencontre avec Brian Epstein, n'étaient pas réellement des « mauvais garçons » comme on l'a souvent dit. C'était simplement des gars jeunes lâchés peut-être trop tôt dans des villes

qu'ils n'étaient pas encore assez mûrs pour prendre telles qu'elles sont. Liverpool n'est pas spécialement gaie, Hambourg quant à elle représente LA Ville du plaisir. L'influence de cette « cité du vice » (!) confère un humour noir et agressif, et on le comprend, aux quatre compères complètement désargentés aux yeux desquels s'étaient mille tentations qu'ils ne peuvent s'offrir. Leur échec musicaux successifs auraient, par réaction, apporté rencœur et sentiment d'injustice au premier enfant de chœur venu. C'est bien sûr Epstein qui leur fait comprendre que cette attitude de refus attirera obligatoirement... la MEME réaction de la part du public. C'est ainsi que les Beatles deviennent de « sympathiques jeunes gens un peu fous ». La coupe de cheveux ? Un « truc » génial... et bien pardonnable : ils sont si gentils. Deux façons totalement opposées d'envisager la révolution : une insertion efficace dans un système léthargique ou une agression pure et simple. C'est cette deuxième solution que choisissent les ROLLING STONES. D'ailleurs, comment faire autrement ? COPIER les Beatles eût été dès le départ un constat d'échec, vu la situation déjà bien assise des aînés, les Rolling Stones, inconsciemment peut-être, avaient choisi d'être les meilleurs dans LEUR style, plutôt que d'être à vie des sous-Beatles.

Les Stones sont la meilleure création des Beatles ! Les Beatles sont gentils, les Stones seront méchants ; les Beatles sont propres, les Stones seront sales ; les Beatles sont beaux, les Stones sont laids (mon ami Freud, qui d'ailleurs n'a pas rendu d'article pour Rock-Hebdo depuis bien longtemps, promet d'ailleurs de vous expliquer un jour les rapports entre Jagger et ses fans). En 1963, celui qui imite la coupe ou les vêtements Beatles passe pour un original mais certainement pas pour un petit voyou qui recevrait des taloches s'il osait se déguiser en Stones. Un fan des Beatles essaie de copier son idole d'une façon ou d'une autre ; un fan des Stones, quant à lui, ne peut que rejeter ses complexes, ses inhibitions sur Mick ou Brian... D'ailleurs, qui n'aimerait être à leur place ? A tous les points de vue, eux réussissent là où quiconque échouerait. Un tel succès, auprès des femmes, auprès des fans, avec de telles gueules, voilà de quoi outrer plus d'un adulte. De là à dire que les fans de Jagger sont des refoulés, il n'y a qu'un pas que je ne me permettrai tout de même pas de franchir.



L'ANGE ET LE DEMON

Il existe néanmoins une complicité, une intelligence entre l'ange et le démon qui s'y entendent merveilleusement à partager le gâteau. C'est pourquoi après le semi-échec (qui ressemble tant à un demi-succès) de « Come back », les Beatles offrent aux Stones leur premier véritable tube, « I wanna be your man »... et cette fois c'est parti. Alors, quand je vous disais que les Stones étaient la meilleure création des Beatles ! C'est par les Stones que les Beatles répandent tout le fiel qu'ils avaient accumulé à Hambourg et ailleurs. Société, je n'ose pas te cracher dessus, je t'envoie quelqu'un.

Les réactions ne se font pas attendre : Moultes mises en garde de la part des parents ! « Laissez-les vous votre fille sortir avec un Rolling Stone ? » Mais déjà le camp des agresseurs s'organise et les disques des Stones deviennent tous d'office des best-sellers. On ne va pas voter, mais on achète du Stones, cela revient au même.

Inconsciemment, les Stones vont calquer leur démarche sur celle de leurs grands frères. Au sein de chaque groupe, deux personnalités vont se détacher : Lennon et

BEATLES SUR LES STONES

McCartney d'un côté, qui se complètent ; Jagger et Brian Jones de l'autre, qui par contre s'opposent et se heurtent, se disputent la vedette au sein du groupe, John et Paul arriveront à se supporter tant bien que mal jusqu'à 69 alors que chez les Stones il n'y aura pas de partage possible : l'exubérant Brian sera progressivement évincé au profit du « discret » (!) Keith Richards qui consolidera dans l'ombre sa place de co-leader.

Bizarrement, au cours de ces six années de route, il n'éclatera jamais de lutte entre les deux titans (alors qu'il n'en était pas toujours de même en ce qui concerne leurs fans). Pas de lutte car chacun est effectivement au sommet, à SON propre sommet. Il n'y eut pas en Angleterre de coup publicitaire comme nous en vîmes en France entre Antoine et Hallyday, ce dernier ayant perdu sa suprématie et ses fans ayant besoin d'être relancés.

JE CONTINUE MON ROCK'N'SLOW

En 1965, les Beatles vont faire un immense pas en avant en prouvant qu'un groupe pop peut obtenir un succès colossal avec une chanson d'amour gentille, propre à faire pleurer les mininettes et les mères. Cette chanson c'est, vous l'avez deviné, « Yesterday ». Et bien les Stones répliqueront coup sur coup en enregistrant quelques mois plus tard « Lady Jane », au désespoir de certains fans qui leur reprocheront cette apparente sucrerie. Plus tard, lorsque George Harrison tâtera du sitar (ses premiers balbutiements sur cet instrument remontant à « Norwegian Wood » sur l'album « Rubber Soul » fin 1965), Brian Jones prendra rapidement le train en marche puisque la sitar est aussi présent sur l'album « Aftermath » en 1966.

Et lorsque l'Angleterre frémira d'horreur en voyant ses enfants se cammer, lorsque McCartney déclarera publiquement user (et non pas abuser ; la différence est Très importante) de stupéfiants, ce sont les Stones que l'on mettra en prison, comme de vulgaires boucs émissaires. Tout comme Edmond Dantès dans « Le Comte

de Monte-Christo » ou Sherlock Holmes, Paul McCartney utilise la drogue « à bonnes fins » c'est-à-dire qu'elle excite et affine ses capacités intellectuelles et artistiques. Pour les Stones, il en est apparemment tout autrement puisque l'on retrouve pêle-mêle dans un même appartement des manteaux de fourrure, des chanteuses en vogue à poil et des substances médicales fort peu catholiques.

Les mois passent et, malgré les véritables influences américaines, les Beatles vont inventer puisque vulgariser le psychédéisme. Sergent Pepper's... » leur œuvre maîtresse sortie en mai 67, sera le moule de « Satanic Majesties Request » sorti à la fin de cette même année. Ce n'est qu'à ce moment que certains esprits bien éveillés vont clamer que les Stones copient les Beatles ! La pochette en relief offre aux fans quelque peu observateurs quatre têtes bien connues planquées ici et là. Les Beatles, paraît-il, avaient participé à l'enregistrement de ce disque. Néanmoins cette fois, la boucle sera bouclée puisque l'inspiration de cet album n'est pas spécialement éloignée du « Magical Mystery Tour » qui sort à quelques jours d'intervalle de « Majesties ». Il faudrait arrêter cette énumération tant sont nombreuses les collaborations ou les ressemblances entre les deux grands groupes qui se sont sans doute fort aimés, respectés et appréciés mutuellement. Citons tout de même l'étroite participation de Lennon au « Rock'n'roll Circus » des Stones.

Par la suite, il n'y a à mon humble avis plus rien à raconter ; la disparition des Beatles ayant effacé l'émulation, il ne restait plus aux Stones qu'à s'engluer dans un grotesque théâtre de pacotille, riche en langues bien grasses, en seaux d'eau sur le public, en grosses bites pleines de confetti et en slows sirupeux que, tout comme Tino Rossi, on vend mieux lorsque le disque est en couleur. Il y a tout un monde entre les anciens Beatles et les vieux Stones...

Daniel LESUEUR.



DISQUES FILMS

Les Beatles (25 cm) Polydor.

Les Beatles (Second album, paru dans notre pays quelques mois avant leur premier album, disponible quelques temps en import seulement) Odeon dist Pathé Marconi.

Les Beatles N° 1 Odeon dist Pathé Marconi.

Quatre garçons dans le vent (Bande originale de A Hard Day's Night) Odeon dist Pathé Marconi.

Beatles 1965... Odeon dist Pathé Marconi.

Help! (B.O. du film Help!) Odeon dist Pathé Marconi.

Rubber soul... Odeon dist Pathé Marconi.

Revolver.... Odeon dist Pathé Marconi.

The Collection of Beatles Oldies... Odeon dist Pathé Marconi.

Sgt Peppers Lonely arts Club Band.... Odeon dist Pathé Marconi.

Magical Mystery Tour... (LP import Pathé Marconi) existe dans notre pays sous forme, d'un double EP.

The Beatles Album Blanc double (Apple dist Pathé Marconi).

Yellow Submarine (Apple dist Pathé Marconi).

Abbey Road (dernier album des Beatles enregistré, après Let it be, mais sorti avant) Apple dist Paté Marconi.

Beatles Again où Hey Jude (Apple dist Pathé Marconi).

Let it be (Apple dist Pathé Marconi).

1962-66 (double album dist Pathé Marconi).

1967-70 (double album dist Pathé Marconi).

Rock and Roll music (Double album dist Pathé Marconi)

Beatles Tapes (Polydor Grande Bretagne uniquement).

Love Songs (Double album dist Pathé Marconi).

Après Beatles 1965, est sorti dans notre pays, une compilation qui avait pour nom leurs 14 plus grands succès, cet album est épuisé depuis des années, c'est devenu une pièce de collection. Nous avons voulu établir une discographie Française, mais que ce soit aux Etats-Unis, ou ailleurs, il existe des dizaines d'albums des Beatles parus sous un autre nom, il m'aurait fallu un numéro hors série de Rock Hebdo, pour vous en faire une discographie presque complète, car il y en aurait eu des oublis.

Discographie Pirate.

Abbey Road revisited.

Hard day's night (Bande du film, avec Dialogues).

Around the Beatles.

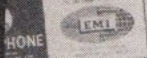
As sweet as you are où Yellow matter Custard.

Hollywood Bowl 64.

Une série des Amendement, neuf volumes.



THE BEATLES IN ITALY



Battle. Une face Stone/L'autre Beatles.
 Backtrax.
 Supertracks I and II
 The Beatles Un concert Public de 64.
 Beatles Apart.
 Atlanta 64.
 Buried Treasures. (Double album).
 Bye Bye Bye.
 Cavern Days.
 Cinelogue, série de 1 à 6.
 Let it be sessions.
 Decca audition Outtakes...
 Dr Robert.
 Don't pass me by
 EMI Outakes.
 First United States performance.
 Five nights in a Judo arena.
 Forest hills tennis stadiums.
 for the last time.
 Get back Sessions.
 Get back to Toronto.
 Get back session 2
 Hot as sun où Hahst as son.



From Us To You, A Parlophone Rehearsal Session.



"THE BEATLES"
 GIRLS
 MICHELLE
 GIRL
 GOOD DAY
 ELEANOR R
 GOT TO GET
 INTO MY LIFE
 I'M ONLY SLEE
 ANNA
 HERE THERE AND
 EVERYWHERE
 SHE SAID SHE SA
 WOMAN
 AND YOUR BIRD
 CAN SING
 YELLOW SUBMARINE
 George Martin
 at son orchestre

THE BEETLE BEAT

Featuring I WANT TO HOLD YOUR HAND/THE BUGGS
 I WANT TO HOLD YOUR HAND • SHE LOVES YOU • MERSEY MERCY • SOHO MASH • EAST END
 LONDON TOWN SWING • LIVERPOOL DRAG • SWINGIN' THAMES • BIG BEN HOP • TEDDY BOY STOMP

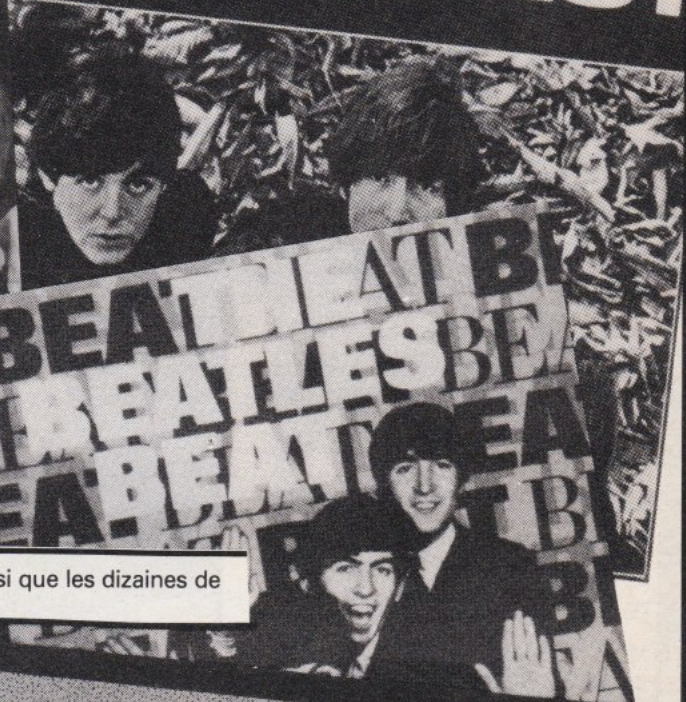


THE ORIGINAL LIVERPOOL SOUND
 RECORDED IN ENGLAND

ve nights
a judo arena



THE BEATLES GREATEST



Our world TV « All you need is love » 25/06/67

Magical Mystery Tour.

Yellow Submarine

David Frost Show 4/09/6.

Top of the tops 19/9/68

Ret it be janvier 69...

Bien sûr, il y a le Rock and Roll Circus, des Stones avec Lennon ainsi que les dizaines de films de promotions sur leurs chansons etc...



Watching Rainbows



Happy Birthday.

Have you heard the word.

Holland/Sweden.

In the lap of the gods...

Italy.

Kum Back.

Last Beetle Word..

Last live Show.

Let it be live.

Let it be performance.

Live at Shea 64.

Paris 64.

From Germany.

In any town.

Live in Europe and US tv Casts.

Live in Germany.

Live in Melbourne.

Live in Vancouver.

Live in Washington.

Live on Silver.

London.

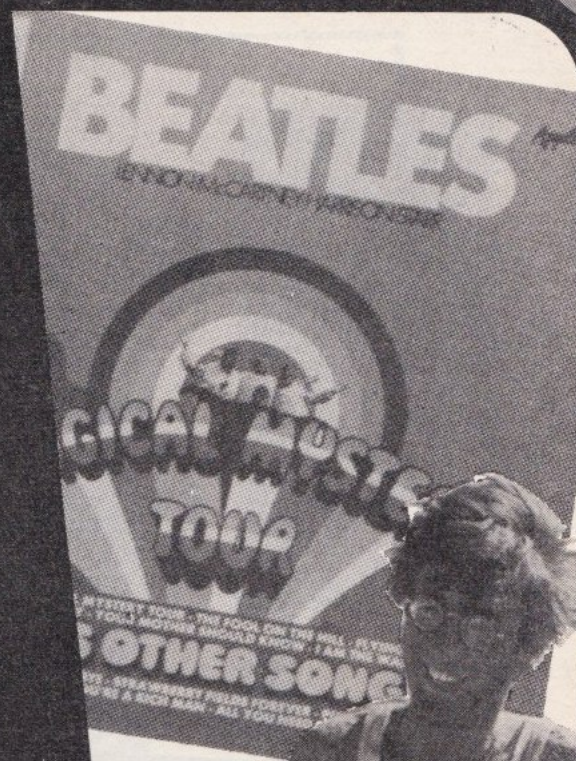
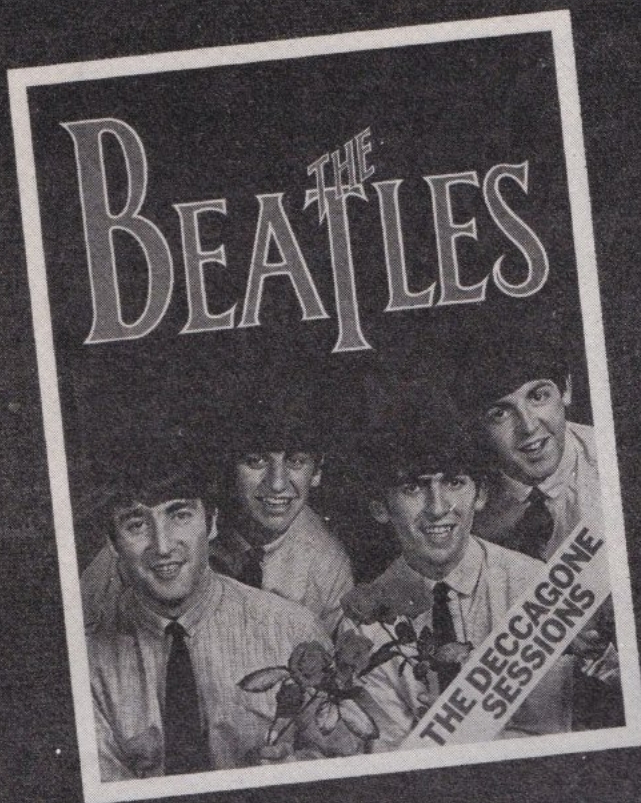
LS Bumble Bee.

Mary Jane.

Watching Rainbows.

The Deccagone Sessions.

Faire une liste complète des Beatles serait trop long, il doit y avoir sur le marché près de cinq cent albums (500).



FILMS

FILMS... FILMS... FILMS...

Sunday night at the london Palladium (13/10/63.

Swedish TIV Show 30/10/63.

Royal Variety Performance 4/11/63.

Bournemouth Concert 16/11/63.

Manchester 20/11/63.

Ed Sullivan 9/2/64.

Washington 11/2/64.

Ed Sullivan 16/2/64

Big night out 29/2/64

Hard Days night.

Around the Beatles 6/05/64.

Ed Sullivan 24/5/64.

Melbourne 15/6/64.

Granville Theatre in London 9/12/64.

Help !

Paris Palais des Sports (émission de Jean Christophe Averty).

Blackpool night out 1/08/65

Ed Sullivan 14/08/65

Shea Stadium 15/08/65



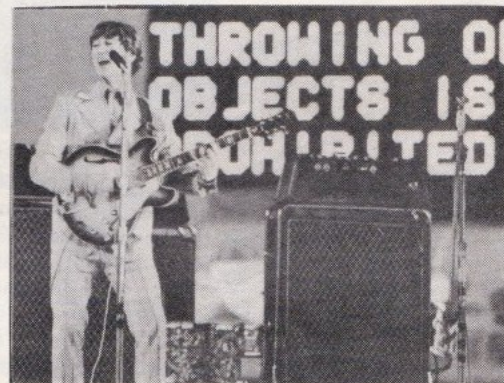


LES REPRISES DES BEATLES

Les Beatles ont également permis à de nombreux groupes de connaître gloire et richesse (?) en interprétant à leur manière les multiples succès des quatre de Liverpool. Certains ont trouvé ici une gloire passagère d'autres par contre en ont fait leur chemin de gloire. Pour illustrer ce fait citons le groupe anglais Marmalade qui avec « Obladi Oblada » atteint la première place des charts puis disparaît. D'un autre côté « Little Help from my friend » permit à Joe Cocker d'exister encore aujourd'hui.

La liste est longue, trop longue pour être exhaustive, nous nous bornerons donc à vous citer les principaux « usurpateurs » du phénomène musical Beatles.

Pour un morceau tel que « Come together », on peut lui accoler deux interprètes à talent, Aerosmith et Tina Turner. La version d'Aerosmith est certainement un événement, car le groupe a su lui adapter sa personnalité. Alors que pour Tina, elle ne fait que plagier le morceau sur sa voix incomparable.



« Help » fut le titre du principal film des Beatles et un groupe aussi loin des Beatles que Deep Purple en a pourtant fait une version d'un génie inattendu. Il est à noter également que les Stones doivent leurs premiers succès commerciaux à « I wanna be your man » qui leur permit de rentrer dans les charts britanniques. Pour Rod Stewart, il a donné en toute simplicité une nouvelle jeunesse à « Get Back » en lui insufflant un air grandiose. Jimmy Hendrix a fait entrer dans la légende le « Sergeant Pepper's » et son « Lonely Art Clubs Band » en en distorsant la mélodie. Si l'arrangement de « Little Help from my friend » (dû à Jimmi Page) est exceptionnel, le « I'm the Walrus » de Spooky Tooth aurait mérité la même gasure. On peut noter également les nombreux « Madley » des tortionnaires du Vanilla Fudge qui, en voulant trop bien

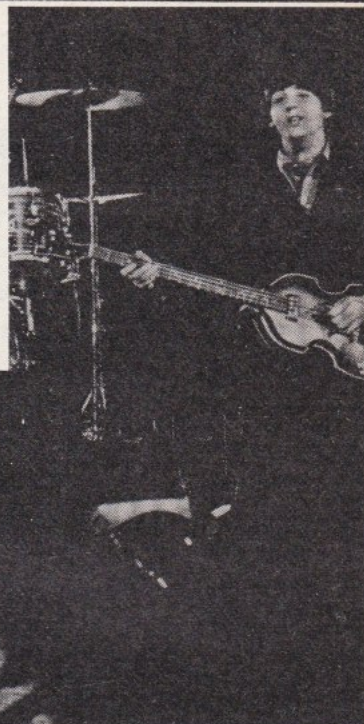
faire, ont dénaturé la musique des Beatles. D'autres, comme Ray Charles ou José Féliciano ont donné chaleur et couleur aux originaux des Beatles. Le « Heleanor Righby » de Ray Charles est torride, alors que le « Black Bird » de Féliciano lui, est tropical. « Yesterday » sera par contre le plus chanté de tous les morceaux des Beatles. Même le légendaire « Spirit » en donnera une version sur un album live. Elton John avec « Lucy in the Sky » donnera à ce morceau une côte jamais atteinte par les Beatles eux-mêmes. Citons également « Eight days a week » repris tout récemment par les Runaways, « Here come the Sun » par Rithie Havens, « You want see me » par Brian Ferry, « Hey Jude » par Wilson Picket.

Autant de reprises, autant de succès, l'œuvre des Beatles est impérissable.

WITH
THE BEATLES

OLYMPIA

Janvier 1964



Un concert des Beatles à cette époque c'était envers et contre tout un certain événement. Cette conception du concert exceptionnel a bien disparu de nos jours et tout le monde s'y rend soit pour se castagner la gueule ou bien pour passer un instant en compagnie. En 63 tout était différent et les Beatles à l'Olympia c'était la folie assurée. La Beatlemania battait son plein au delà du channel, et les vagues qui nous atteignaient étaient floues et peu explicatives. C'est donc dans la plus grande fébrilité que je me suis rendu au temple du Rock de l'époque par une soirée de janvier. En lever de rideau on a d'abord eu droit à la coqueluche de l'époque le Roi du Disco du moment, Monsieur Trini Lopez qui assurait ce que l'on appelait la vedette Anglaise du Show. En trio le Monstre Lopez nous asséna un show parfait et bien en avant pour l'époque sur tout ce qui sévissait dans notre beau pays. Une petite anecdote en passant, il nous livra les secrets du grand professionnalisme Américain en se plantant de ton dans Gren Green sans que les cinquantes musiciens qui l'accompagnaient ne tombent dans le panneau, exercice de haute voltige dont nous n'étions point habitués au Golf

temple de la Rock Musique Française. Lopez s'en va et fait place à la vedette américaine du show, Mademoiselle Sylvie Vartan. Dès le premier morceau, c'est l'extase « Ce soir je serais la plus ... » on n'entendra jamais la suite, car la houle de la salle entraînera la dame bien vite vers les vestiaires non sans avoir été jusqu'au bout de son show il faut bien l'avouer. Bravo belle dame, mais on lui pardonne volontiers car elle a bien changé la mère Vartan aujourd'hui. Et puis c'est le délire complet, les cris les grincements de sièges, on a bien appris la leçon dans France-soir sur la Beatlemania et le présentateur, car à l'époque il y en avait un, arrive sur scène avec un panneau à la main sur lequel est écrit en capitales THE BEATLES. Une intro Chuck Berry (Tiens déjà) et le rideau s'ouvre sur George Harrison qui sous une opulente chevelure bien coiffée, s'avance et chante Roll Over Beethoven avec fougue et sarcasme. Alors là les bras m'en tombent, les coupes qu'ils ont, on croit rêver (Et oui, à cette époque, c'était la Révolution) les autres sont là et le soutiennent. Des personnages que l'on n'oubliera jamais, c'est maintenant certain. Les morceaux défilent on a du mal à suivre, apparaît alors le personnage derrière ses

fûts qui se lance dans un Boys déconcertant, on a fait le tour Lennon apparaît et c'est la claque suivante, elle se terminera avec la Voix des Beatles c'est-à-dire le génial gaucher qui sur sa basse Vilon Hofner nous enjole, le public Paul Mac Carney, la foule est en liesse, ils saluent le public avec She Loves You, nous catapultent un Twist and Shout qui résonne encore dans ma tête. Et puis à bout de souffle, il nous quittent. Ce n'est pas un rappel c'est l'émeute. Le rideau s'ouvre à nouveau et Paul nous balance un Long Tal Sally qui deviendra légendaire par la suite. C'est en rampant que nous quittons l'Olympia qui a plus que tremblé, mais vibré. On se retrouve à quelques centaines dans le hall de la Gare St Lazare et en attendant le train qui va nous ramener vers nos banlieues on chante tous en chœur avec le même élan de spontanéité un She Loves You qu'il aurait carrément fallu pirater pour vous en donner la preuve. L'ouragan est passé mais à jamais il restera gravé dans nos yeux et nos mémoires. Les Beatles, j'y étais messieurs, et merci pour vos applaudissements.

Bobby BRUNO

QUE GET BACK

« On veut plus des Beatles et de leur musique de merde »
« Juste bonne à faire danser les minets »
« Les radios nous bassinent pour assurer leur salaires »
« Moi, j'en ai rien à foutre, qu'ils crèvent ».

Il y a un an, Starshooter a eu le culot de s'instituer premier détracteur des Beatles en enregistrant leur second 45 tours : « Get Baque ». Quatre petits français méconnus à l'époque s'attaquant à l'institution musicale la plus encrée dans les mœurs de la pop musique : Pour certains, Starshooter n'étaient que quatre petits merdeux ayant pris la grosse tête, pour d'autres, ils auraient mieux fait de fermer leur gueule. Et pour quelques rares exceptions, pourtant autrefois fans des Beatles, c'étaient des applaudissement accompagnés de sourire. Était-ce un gag, un coup publicitaire, un goût de scandale ou une réelle révolte ? En fait, le « Get Baque » de Starshooter est à la fois ironique, méchant, satirique, humoristique et violent. Qu'il plaise ou qu'il déplaise, peut importait à Starshooter. Il s'agissait de provoquer et la réaction ne se fit pas attendre : 10 000 45 tours furent mis sur le marché et le temps que les éditeurs des Beatles aient ouï chanter du « Get Baque » de Starshooter, voilà le 45 tours détracteur qui disparaissait à jamais du marché du disque. En fait, en 1979 les Beatles restent des deux côtés de la barrière, un sujet tabou tabou... Pour vos parents gateux qui leur trouvent les cheveux trop longs et la cigarette trop parfumée d'exotisme, pour vous qui les trouvez trop géniaux pour admettre un instant qu'ils disparaissent des radios et des journaux de rock. Bref, si vous êtes outrés par le Get Baque de Starshooter, c'est précisément parce que les quatre de Lyon n'en veulent nullement aux Beatles, mais aux adorateurs bornés que vous êtes peut-être car le « moi j'en ai rien à foutre, qu'ils crèvent » les quatre de Liverpool l'ont dit pour eux il y a près de dix ans. Ils sont les premiers à avoir tiré un trait dessus, pendant que vous, vous ne rêvez que d'une seule chose : c'est qu'ils reviennent. Alors comprenez donc : ils ne reviendront plus car Mc Cartney lui-même pourrait chanter en 79 : « On veut plus des Beatles et de leur musique de merde », alors que son compte en banque s'alimente chaque année, sans faille, d'une rente plus que substantielle. Get Back - Get Back - Get Baque.



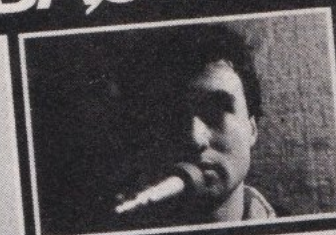
2C008.14536

GET E



Avis : Quelques 500 « Get Baque » ont été cependant piratés sur le marché. La pochette est entièrement blanche. Attention ! A l'achat, ne pas confondre avec le double album blanc des Beatles !

QUE BACK



Disco

LE CINQUIEME BEATLE : BRIAN EPSTEIN

Quant on pense aux débuts des Beatles, ou plus simplement aux débuts de la musique pop anglaise, un nom nous vient inévitablement à l'esprit : Brian Epstein. Sans aucun doute, Epstein reste le modèle-type du manager de groupe, celui qui a su, en outre valoriser les quatre talents en question, créer l'image et entretenir le mythe indestructible.

Né le 19 septembre 1934 à Liverpool, Brian Epstein est l'aîné de 2 enfants. Après une jeunesse quelque peu tourmentée, par la déclaration de guerre et les problèmes antisémites au sein des différents collèges fréquentés, Brian termine ses études au Wrekin College de Shropshire. Il s'est découvert pendant cette période une passion pour les dessins de mode, mais ses parents voient quelque inconvénients à ce qu'il en fasse sa profession. A seize ans, il gagne son premier pécule en tant que vendeur dans le commerce de meubles familiaux. Puis en 1952, l'armée l'appelle pour deux ans. Ses nerfs étant sérieusement atteints, on le réforme au bout de dix mois. Il rejoint Liverpool et le commerce de meubles où il s'apprête à travailler dur. Cependant, le jeune Epstein, instable, se tourne vers l'art, sa véritable passion et s'inscrit à l'Académie Royale d'Arts Dramatiques. Avec courage, il entreprend donc de nouvelles études pour s'apercevoir finalement que ce n'est pas son fort. Il délaisse cette nouvelle occupation et recommence, une fois de plus, dans les affaires familiales.

Le magasin des Epstein prend un essor important ; de nouveaux centres s'ouvrent dans la ville dont certains traitent d'une tout autre activité que le meuble. Un rayon « Disques » est ouvert, confié aux soins de Brian. Ses goûts musicaux sont plutôt classiques, il aime particulièrement Sibelius.

Samedi 28 octobre 1961, 15 h.

A ce moment précis, un client entre dans la boutique.

— S'il vous plaît, je cherche un disque fait en Allemagne, « My Bonnie », l'avez-vous ?

— Non, répond Brian, Qui en est l'interprète ?

— Je pense que vous n'en avez pas entendu parler, il s'agit des « Beatles »...

Après plusieurs demandes du même disque, Brian apprend que le groupe vient de rentrer de Hambourg et joue dans un club local, the Cavern. Saisi de curiosité, il se rend à ladite Cavern et ce qu'il entend ne l'emballe pas vraiment. Mais attiré par les quatre personnalités magnétiques, il reste jusqu'à la fin de leur prestation et se rend dans leur loge afin de leur parler de leur disque. C'est George qui, le premier, lui serre la main : « Que nous veut l'honneur de cette visite, Monsieur Epstein ? » Il était évident qu'il le connaissait par son magasin de disques. Même s'il y vendait, Brian en

BRIAN EPSTEIN



savait autant sur la gestion des artistes que sur la vie des Lapons. Pourtant, il leur fixe rendez-vous pour le mercredi suivant.

Entre temps, il rend visite au conseiller juridique de la famille pour discuter de la gestion des artistes. Celui-ci lui explique ce qu'il demande, sans oublier d'ajouter sèchement : « Encore une de vos bonnes idées, Brian. Pour combien de temps, celle-là ? ».

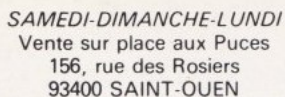
George, John, Paul et Pete Best se rendent comme convenu au bureau de Brian. « Avez-vous besoin d'un impresario et voulez-vous que je m'occupe de vous le cas échéant ? » Après un lourd silence, John le regarde et dit : « Oui ». Tous les autres acceptent sans sourciller, prêts à signer le contrat immédiatement. Une semaine plus tard, celui-ci est prêt, rédigé par Rex Makin, le conseiller d'Epstein. Les quatre y apposent leurs signatures, contre-signées par le témoin Alastair Taylor, assistant de Brian. Ce dernier estime que sa première tâche est d'assurer pour ses

artistes un contrat d'enregistrement. Il persuade Mike Smith de Decca de venir à la Cavern entendre les Beatles. Il fut impressionné et fit le nécessaire pour qu'ils auditionnent. Arrivés à Londres la veille du Nouvel An, assistés de Brian, ils se présentent au studio d'enregistrement le matin suivant pour une première audition. Plusieurs morceaux furent enregistrés. Ils retournèrent à Liverpool pour attendre le verdict de Decca. En mars, Epstein est convoqué. Suspense, Dick Rowe et Beecher Stevens, importants directeurs, l'accueille en ces termes : « Monsieur Epstein, nous n'aimons pas le son de vos garçons. Les groupes de guitaristes sont sur leur déclin ». Brian réplique : « Vous êtes complètement dingues ! Ces garçons vont exploser ! Un jour ils seront plus grands qu'Elvis Presley ! » Les deux directeurs pensent que le jeune manager a perdu la tête. Brian ne se décourage pas. Pye, Philips, Columbia... Ils refusent tous. Puis, par une série de coïncidences, Epstein rencontre un gentleman en la personne de Syd Coleman, éditeur de musique. Celui-ci l'envoie à George Martin (Parlophone EMI). Martin, entendant les bandes, invite le groupe pour une audition. Quelques semaines après, Martin écrit à Epstein et lui offre un contrat d'enregistrement. Seul inconvénient : George Martin ne considère pas Pete Best comme batteur adapté au groupe. Un après-midi, Epstein annonce la mauvaise nouvelle à Best qui se résigne. Les trois autres demandent alors qu'on engage Ringo Starr.

La suite est connue, radios et TV shows aidant, les Beatles provoquent bientôt les émeutes et l'enthousiasme débordant de toute une génération. Dans l'ombre, Brian est toujours là, multiprésent et sculptant l'image du groupe. Tout ce qu'il touche se transforme en or : Billy J. Kramer and the Dakotas, Cilla Black, les Fourmosts, les Big Three, les Merseybeats et bien d'autres. Il baptise son empire NEMS (North East Music Stores).

Avec les Beatles, il conquiert le monde. Malheureusement, les pressions que le phénomène engendra n'épargnèrent pas Epstein. Il travailla d'une façon démente, dévoué à ses garçons complètement, les fréquentant plus que sa famille. Quelques années plus tard, alors que les Beatles sont à Bangor, Brian Epstein est trouvé mort dans son lit, dans sa maison de Mayfair. Le médecin-légiste déclara la mort accidentelle due aux effets accumulés de bromide dans une drogue connue sous le nom de Carbitol. Brian en prenait depuis quelque temps parce que les pressions sans cesse croissantes l'avaient rendu insomniaque.

Les mots ne peuvent pas décrire la perte d'un homme de cette stature. On ne peut pas dire qu'il n'y aurait pas eu de Beatles sans Brian Epstein, mais il a su façonner le groupe et lui donner sa force de créativité et ses conseils de guide.



★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

BADGES

R.N.ROLL



ELECTRONIC

BADGES

garantie : 400 heures continues



- | | |
|-------------|-------------|
| 1-E.Presley | 7-L.Stones |
| 2-E.Cochran | 8-L.Reed |
| 3-J.Dean | 9-Kiss |
| 4-G.Vincent | 10-S.Quo |
| 5-Génésis | 11-B.Marley |
| 6-Yes | 12-Cocaine |

Electronic Badges

1:80 F-2:150 F-3:200F

PRIX - BADGES - la pièce : 20 F - les 3 : 55 F - les 6 : 100 F - les 10 : 160 F

BON DE COMMANDE à découper ou à recopier

mettre une croix

	Qnté	Titre n°	élec.	niveau des sons			
				maxi	mini	bril.	photos
[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]
[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]
[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]
[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]	[]

Règlement: C.C.P.-C.Bancaire-Mandat-Lettre
Port compris

Ets. L'INDIEN 13 rue du Croissant 75002 PARIS

ABONNEMENT

je désire recevoir pendant un an (52 numéros) le journal hebdomadaire « ROCK HEBDO » -
 je verse la somme de _____ au journal « ROCK HEBDO » - POUR
 L'ORGANISATION DE LA LIBRE ECOUTE - 173, rue du Temple, 75003 PARIS.
 Par chèque bancaire, chèque postal (nous adresser les trois volets)
 ou par mandat lettre (1).
 Aucun envoi contre remboursement.

NOM PRENOM

N° RUE
VILLE CODE POSTAL

France 150 F
Autres pays 180 F

(1) Rayer les mentions inutiles



ANNONCES

— Vends 4 cubes Mega genre 4560 JBL 1900 F. pièce tél. 962.46.45 et 955.19.60.

A vendre : ampli Canaris 2 fois 200 : 1 500 F. Ampli de retour 100 watts 1 000 F. Trois compressions RCF avec boîte. 500 F chacune. Deux HP RCF 38 cm : 500 F pièce. Tél. 021.25.68

A vendre ampli 100 watts 3corps Steelphon
2000 F. Chambre écho 8ST 700 F Micro
AKG D 12 200 F Le tout très bon état. Tél.
287.88.26

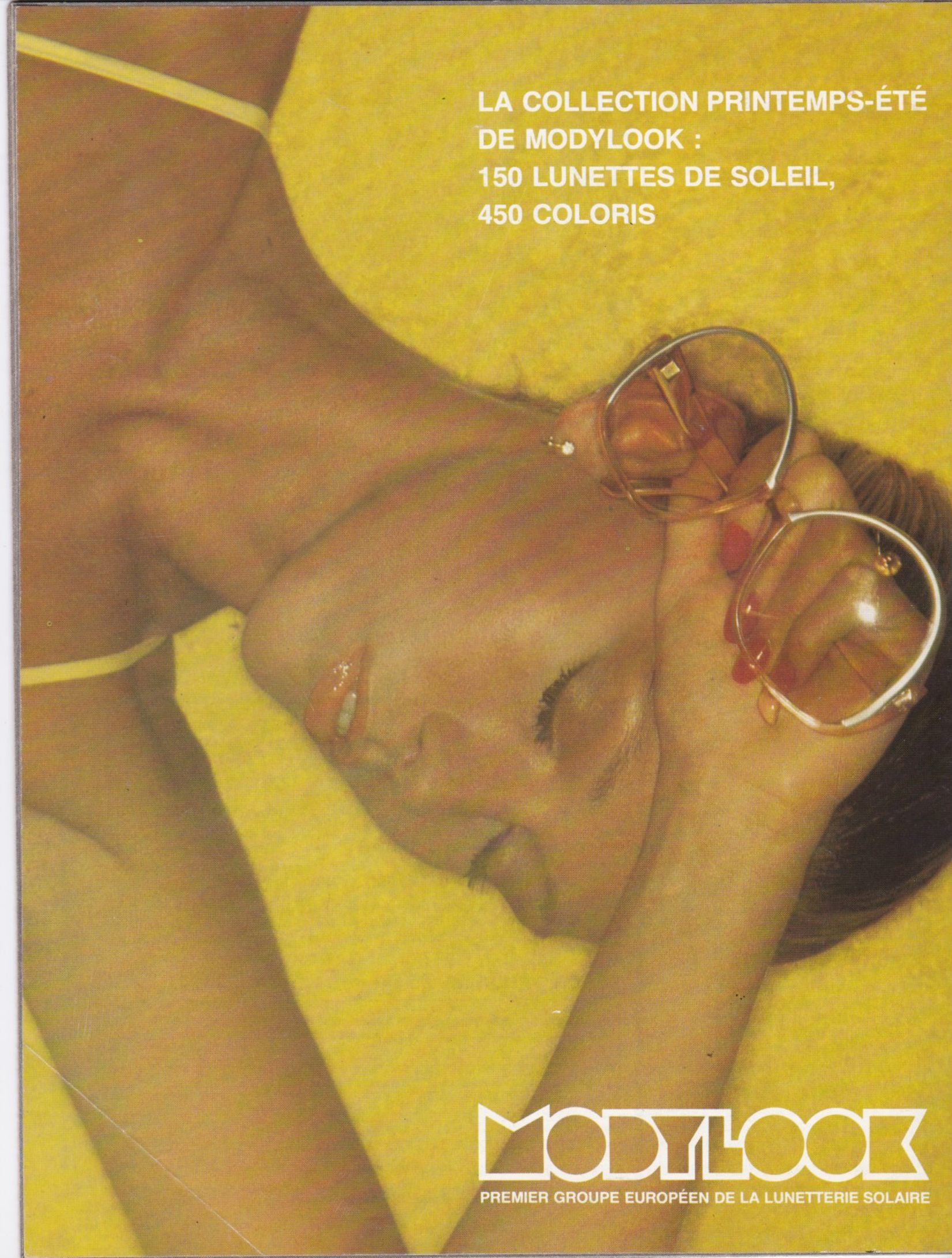
Vends posters inédits en France de Buddy Holly et Marily Monroe Prix 30 F, écrire : Durand 23 avenue de Royat Chamalières 63400.

20 F l'annonce, 25 F avec photo

GRILLE D'INSERTION DE PETITE ANNONCE

RUBRIQUE :

[illegible]

A close-up, artistic photograph of a woman lying down, her head tilted back. She is holding a pair of large, round, gold-rimmed sunglasses with reflective lenses. The background is a warm, yellowish-gold color, suggesting a bright, sunny environment. The overall mood is relaxed and summery.

LA COLLECTION PRINTEMPS-ÉTÉ
DE MODYLOOK :
150 LUNETTES DE SOLEIL,
450 COLORIS

MODYLOOK

PREMIER GROUPE EUROPÉEN DE LA LUNETTERIE SOLAIRE